L'Algérie de Jacky

Jacques LASKAR

Décembre 2020

Voilà que tout à coup, en décembre 2020,
la mémoire de Jacques LASKAR s'est libérée...

Il est redevenu JACKY !

Et voilà la Peugeot 202 dans tous ses états...
...et pas que...

y a aussi les frites, la Madrague, le coco...
et aussi...
et aussi...
et aussi... Elvis Presley et Paul Anka...
et aussi...
et aussi...
et aussi... une plaque entière de calentita...
et aussi...
et aussi...
et aussi... le Majestic, le Marignan, le Trianon, le Versailles, et le Variétés...
et aussi...
et aussi...
et aussi...la Madrague, Sidi-Ferruch, et Fort de l'eau...
et aussi...
et aussi...
et aussi...des mambos, des cha chas, des tangos, des sambas...
et aussi...
et aussi...
et aussi...du jasmin, des glycines, et des fleurs d'oranger...
et aussi...
et aussi...
et aussi...

Table des matières

La Peugeot 202 4
La suspension 8
Fumée noire, fumée blanche 16
Les frites 23
Les délices de Dellys 40
Les soifs de l'enfance... 50
Babé Babette Elisabeth... 65
La 202 à Antibes... 72
La 202 à Zéralda... 82
Le delco... et Poumette 93
Le chaos s'installe... 100
La guerre à domicile 112
En guise d'épilogue 122

La Peugeot 202

Comme a dit Robert Castel (Fils de Lili Labassi, paix à leur âme) :

" C'est pas parce qu'une rumeur ne tient pas debout, que ça va l'empêcher de courir, purée !!!"

Une telle rumeur existait dans la famille depuis des lustres, elle naquit lors d'un repas de samedi, chez Mémé au quatrième de la rue Eugène Robe, lorsque Papa voulut écourter son dessert en prétextant avoir à faire.

Avec un rictus un peu narquois dont elle avait le secret, celle-ci affirma mi-figue mi-raisin qu'il était connu que Jojo "travaillait en fantaisie" le samedi après-midi…

Tous les convives présents plongèrent le nez dans leur assiette avec un vague sourire mais cette renommée un peu ambigüe lui colla à la peau bien des années.

Seul Jacky (c'était moi) était dans le secret, parce qu'il l'accompagnait souvent, si les devoirs étaient finis.

Papa, le samedi après-midi, accordait toutes les faveurs qu'elle méritait, à sa chère Caroline, dont il était devenu inséparable au fil des ans.

Voilà toute l'affaire :

On commençait par passer chez Baéza, Fabien de son prénom, dont le garage avait pignon dans la rue Montaigne, histoire de voir si tout allait bien sous le capot, procéder à quelque réglage s'il le fallait, changer une ou deux ampoules immanquablement grillées, surtout celles à l'arrière.

Pompe à essence années 1950

J'entends encore papa : "Fabien tu regardes la pression des roues et tu me fais le plein pour demain s'il te plait".

Les deux hommes s'étaient connus en captivité et étaient restés très liés.

Moi je restais à chaque fois fasciné par la pompe à essence, dont les récipients jumeaux se remplissaient et se vidaient tour à tour, par le miracle d'une manette actionnée par notre Fabien de main de maître.

Et l'odeur...! Un pur régal ...!

Mais tout ça n'était qu'un prélude au plus important.

"Tu comprends pourquoi on ne peut pas prendre p'tit Charles avec nous… Tu vas voir qu'il est impossible de le surveiller et que si jamais il tombe du quai, ta mère elle se suicide..." répétait-il à chaque fois.

"Une fois à Sidi Ferruch il s'est échappé pour essayer de récupérer des boulons de roue de secours sur une 4 cv garée tout près... 3 heures on l'a cherché dans toute la forêt...! Ta mère allait devenir folle...!"

C'est sûr qu'il avait mauvaise conscience, mais bon !

On descendait la rampe Chasseriau jusqu'aux quais, bien après l'amirauté, bien avant la gare de l'Agha, à l'endroit de ce que l'on appelait "les voûtes".

Il s'agissait en effet d'une suite de bâtiments érigés en rez-de-chaussée à même les quais, devant les grues portuaires, et dont les ouvertures très larges étaient en forme de voûtes effectivement. Ces bâtiments célèbres dans tout le port servaient en fait d'entrepôts privés aux sociétés maritimes.

La SGS avait les siens, pour entreposer ses échantillons, faits ou à faire, dont l'un restait ouvert le samedi après-midi sous la surveillance d'un gardien indigène attitré, métier oblige...

Peugeot 202

La voiture restait garée sur le quai, en plein sur les rails des grues

("tu vois pas qu'y en a une qui se mette en marche, dis !!!"),

Et après les salutations d'usage et un sourire malicieux au rouget (c'était moi), le gardien déroulait un énorme tuyau de caoutchouc branché à un quelconque robinet à l'intérieur..

C'était moi l'arroseur et je me rappelle qu'il fallait fortement pincer l'extrémité du tuyau pour obtenir un jet acceptable. Le caoutchouc était rigide et au bout d'un moment l'exercice s'avérait difficile

Papa, lui, plongeait ses mains dans un bidon de mousse où nageaient deux énormes éponges véritables dont il se servait tour à tour pour laver une carrosserie devenant de plus en plus belle au fil de l'opération.

Opération de séchage faite à deux grâce aux chiffons miracle sortis de la malle, et puis on rentrait tout fiers, non sans avoir glissé la pièce au gardien, les pieds un peu mouillés d'avoir pataugé dans les flaques, mais pleinement satisfaits que la voiture soit impeccable pour dimanche.

En franchissant le seuil de la maison, on pouvait ressentir une certaine tension dans l'atmosphère, Maman ne disant mot et TiCharles affichant un dédain sournois tandis qu'il faisait rouler sa Dinky Toy, joue collée à la table.

La suspension

Un Samedi après-midi du mois de Juin (1955 ?), l'examen hebdomadaire de notre Caroline était très mal vécu :

"Qu'est ce qui s'est passé, Georges, avec la voiture cette semaine ?" s'exclama notre Fabien, le sourcil ombrageux.

"Tu vois pas qu'elle est complètement affaissée de l'arrière ? Elle a la jupe à ras du pare-terre !"

A travers son langage fleuri, on avait vite compris qu'encore une fois une ou plusieurs lames de la suspension arrière s'étaient cassées.

Suspensions en lames

Notons au passage que dans les voitures de cette génération, les suspensions étaient assurées non pas par des amortisseurs (leur apparition fut bien plus tardive), mais par des ressorts à lames superposées dont la fragilité, sur notre 202, était connue depuis longtemps (Peut-être la rouille ?..Allez savoir !..) .

Allongé sur le dos avec la tête enfoncée sous l'arrière, muni de sa baladeuse, ses cris nous confirmèrent que les deux lames, à gauche et à droite, étaient complètement fichues.

"Meeerde !" fit Papa, en raclant en même temps sa gorge subitement nouée. Il est vrai qu'entre pièces et main d'œuvre, c'étaient des incidents qui coûtaient une fortune...

"Et oui, Dimanche soir dernier on est allé chercher mon frère et sa famille, avec les bagages, au car de Tourisme et Travail, à côté du Maurétania: la voiture était surchargée et on fait le trajet jusqu'à Bab el Oued. Mon vieux ! Allez encore rendre service avec ça !"

Nous fûmes contraints de laisser la voiture au garage Baéza et descendîmes à pieds et en silence la rue Montaigne, puis l'avenue de la Marne et la rue Géricault.

" En plus pour la sortie de demain, c'est fichu !" maugréa Papa.

Après les cinq étages gravis d'un pas lourd, le voici en train d'expliquer la situation à Maman qui immanquablement recommence à dire qu'il allait encore falloir se priver pour l'entretien de cette maudite voiture, etc... etc...

"Qu'est-ce que tu veux ? Qu'on la bazarde ? Je n'ai pas les moyens d'en acheter une neuve !..."

"Et qu'est-ce qu'on va faire des enfants demain ? Ils vont pas tourner en rond dans la maison toute la journée quand même !!!"

"Tu vois bien qu'il nous faut une voiture, alors hein ?"

Le pire allait venir, au moment d'annoncer le montant des réparations.

Passons vite sur ce pénible moment et concentrons-nous sur la sortie à la plage du lendemain, ce qui à Ti-Charles et moi importait le plus.

Une main énergique tapa à la porte d'entrée et Papa alla ouvrir sur Tonton Dédé, déjà au courant de la mauvaise nouvelle, allez savoir comment, ma parole...!

"Je vous propose de faire le trajet jusqu'à la Madrague dans ma voiture, on sera un peu serré, mais c'est jouable" dit-il dans un léger sourire.

Pour nous, c'était l'aubaine, on allait pour la première fois monter dans son superbe coupé, une Ford vedette 54 bleu marine métallisée, une innovation à l'époque tu penses, avec tenez-vous bien, des pneus à flancs blancs !!!

Parlons pas du moteur, un super V8 à doubles soupapes, qui lui donnait la souplesse et la puissance d'une authentique américaine... Bref la liesse complète.

Ford Vedette 1954

On l'aimait bien Tonton Dédé, avec sa silhouette plutôt trapue, son front dégarni, sa grosse chevalière en or et ses mains larges. Toujours tiré à quatre épingles avec une veste classe (tailleur Edouard) sur un col ouvert, il aurait pu tourner dans un film noir de l'époque.

Il nous aimait bien aussi, même si on ne se voyait pas très souvent.

Il arrivait qu'on soit pourtant quelquefois invités à l'apéritif du soir, tu parles, juste le pallier à traverser !

Il offrait du Whisky à Papa, souvent avec un cigare, et même qu'une fois ils ont joué tous les deux au poker, histoire de s'amuser bien sûr !

Immanquablement, nous les enfants on voulait renifler le whisky en faisant la grimace et on faisait sentir aussi Maman qui, comme d'habitude, disait que ça sentait la punaise. Nous on riait parce qu'on n'avait jamais senti de punaises...

Il était avare de sourire et de paroles et il inspirait le respect. Dans ses yeux pourtant on lisait toute sa tendresse pour nous quand il nous taquinait.

Tata Mireille s'appliquait à montrer leur nouveau canapé "violine et jaune assorti aux tentures et aux chaises", mais lui affichait un air complètement détaché pour ce genre de choses.

Le respect qu'il inspirait était mérité.

Tout le monde à Bab el Oued se souvient d'un après-midi de dimanche, d'un match Gallia Sport Algérois, (maillot bleu bande horizontale rouge sous le torse, avec l'effigie d'un coq sur le cœur. Vous avez compris pourquoi "Gallia" comme gallinacée pardi ! Original non ?) contre l'ASB, association sportive de Boufarik, maillot à bandes verticales bleu ciel et noir, short noir, une bande d'anti-juifs ceux-là, j'te dis pas !

Les enfants et les femmes étaient bannis de ce genre de match, parce que si le Gallia gagnait, comme à son habitude, les Boufarikiens ne supportait pas de voir la joie des supporters de Bab el oued, particulièrement les juifs.

Il faut préciser que le racisme à Alger se pratiquait en tranches superposées :

- Tout au-dessus les vrais Français, de souche métropolitaine, souvent anciens collabos, qui méprisaient toutes les autres origines.
- Au-dessous les Italiens, bien que pieds-nus à repriser leurs filets de pêche, ils s'imaginaient supérieurs aux trois autres classes qui vont suivre.
- Les Espagnols méprisaient les juifs.... Allez sawoir...!
- Les Juifs méprisaient tout le monde parce qu'à juste titre ils se sentaient les plus intelligents.

- Enfin tout le monde méprisait les Arabes, cette bande de voleurs et de fainéants qui ne faisaient rien de leurs journées, sinon de siroter d'interminables cafés en jouant aux dominos.

Voilà le tableau ! Mais encore faut-il préciser que ce racisme-là, il était jovial, bon-enfant, tout en rigolade peut-être moqueuse mais à peine, tous réunis devant l'anisette et la Kémia !!!

Dans ce tableau d'ensemble, n'entraient pas ces Boufarikiens de malheur mauvais dans l'âme, ce qui nous ramène à la sortie de ce fameux match GSA-ASB, ce fameux dimanche après-midi.

Il y avait là Papa, Edouard, Jeannot Anoun et....Tonton Dédé.

L'ambiance était très tendue et de la foule commençait à monter des insultes et des cris, parce que les supporters du Gallia, en plus d'avoir gagné, ils faisaient que rigoler et faire des bras d'honneur pour narguer les perdants.

Soudain une espèce de géant blond à la mine patibulaire s'en prend de loin à tonton Dédé puis se met à fendre la foule pour venir lui faire sa fête...

Plus que cinq six mètres pour les séparer, tandis que Tonton Dédé, dans un calme devenu légendaire se met à tourner sa chevalière vers l'intérieur de sa main... Puis une enjambée, deux enjambées, un saut en extension pendant lequel il arme un bras vengeur jusque derrière l'épaule, et vlan...Une baffe magistrale est assénée d'une main de fer (et d'or) sur la joue de cette enflure (le mot est prémonitoire).

C'était David et Goliath ma parole !!!

A moitié assommé et saignant de sa figure meurtrie, la crapule a vite battu en retraite.

"Comment ? Vous n'étiez pas au courant ? Mais on en a parlé jusqu'à Notre dame d'Afrique !"

Mais revenons à notre sortie de ce dimanche plutôt prometteur, grâce aux facéties de notre super 202, Caroline de son surnom :

Nous voici installés sous le coup des 11h 30 dans le superbe véhicule, Ticharles à l'arrière avec Maman, Tata Mireille et Joëlle, à l'avant Tonton Dédé, Alain, Papa et Moi sur ses genoux. Et oui c'était l'avantage des banquettes uniques et des vitesses au volant sur les grosses voitures de l'époque.

Tonton Dédé éteignit sa Bastos sans filtre dans l'énorme cendrier stylé à la mode des années 50 (j'ai oublié de dire que c'était un gros fumeur), et tourna la clé de contact : le sensationnel V8 se mit à vrombir dans un bruit calfeutré... j'ai regardé Ticharles, il avait l'air aux anges...

Tonton Dédé conduisait vite mais tout en douceur et souplesse. Il faut dire que depuis l'âge de 14 ans, il avait piloté (c'est le mot) toutes les grosses bagnoles de ses parents. Il avait même fait la cour à Tata Mireille dans une super décapotable Hotchkiss bleu ciel (comment une jeune fille aurait-elle pu résister ?). Même qu'un jour Papa, encore jeune homme, s'était caché derrière un pilier de la rue Eugène Robe pour les surprendre : ça rigolait pas à Alger avec ces choses-là !

Le tout jeune homme lui avait alors déclaré ses intentions plus qu'honnêtes, en disant que même ses parents étaient au courant...

Moi à l'avant j'étais subjugué. En fermant un œil, j'avais pris comme viseur l'emblème Ford américain de l'époque, à la pointe du capot étincelant, et je

voyais défiler la route vers Saint Eugène comme dans un film style "touchez pas au grisbi".

Nous voilà déjà à la Madrague : à l'arrivée, pas de Jean Gabin ni d'Eddie Constantine, mais le fidèle gardien Kabyle qui, sous son chapeau rentré jusqu'à ses yeux plissés par la réverbération d'un soleil à son zénith, nous lança son sempiternel "Stop ça toooche!"

Et puis chacun reprit ses habitudes, la famille Tordjman au Méditerranée, et les Laskar devant le Riva Bella, sous l'immense parasol jaune et violet fait de la toile increvable de chez Vidal et Manégat, avec cocas à la tomate ou aux herbes, sandwiches et...les frites de chez Jockey qu'on allait chercher en se brûlant les pieds dans un sable presqu'en fusion !

Maintenant que j'y pense, c'est ce même parasol, repeint plusieurs fois par Papa, qui nous a encore servi au balcon terrasse de la rue Henri Cheneaux à Marseille, jusqu'en 1975.

Fumée noire, fumée blanche

Un soir, sous le coup des 21 heures, Tonton Edouard fit irruption dans la salle à manger où nous étions en train de finir de dîner.

Il entrait dans la maison avec sa propre clé, pour la plupart du temps sans nous déranger, car en plus lui, il soupait beaucoup plus tard dans sa chambre, après avoir profité d'une soirée bien gagnée à la Grande Brasserie, en interminables parties de billards avec ses amis.

(je rappelle qu'il était champion d'Alger, même que j'ai vu sa médaille !).

Bref ce soir-là il n'hésita pas à entrer comme certaines fois quand même, histoire de prendre des nouvelles et de nous raconter les derniers potins du quartier.

Ticharles et moi on l'adorait l'entendre parler car il avait une façon à lui de raconter tout et n'importe quoi, avec toujours une bonne histoire de Ch'trai ou de Caouitto au milieu, et surtout sans oublier tous les surnoms célèbres dans le quartier (Je me souviens de Tête d'Epingle, Bonazo, Moustique...parmi tant d'autres).

Il est vrai que la moquerie à Bab el Oued était un vrai sport national.

Ce soir-là il aborda un sujet qu'on aurait dit tout de suite sérieux à voir sa mine plus du tout rigolarde : je le revois toujours debout ces soirs là et accoudé de tout son long sur un des coins de la servante aussi noire que berbère :

Que l'on ne s'y méprenne pas, il s'agissait du meuble de la salle à manger, à gauche en entrant, à ne pas confondre avec le buffet, beaucoup plus grand, à droite accolé au mur le plus long.

"Dis-moi Yvette, il faut que tu dises à Jojo de ne plus aller aussi vite en voiture."

Avec un air très sourcilleux il continua :

"Figure-toi qu'il m'a croisé alors que je traversais la rue Sadi-Carnot sur le coup des 2 heures de l'après-midi, il roulait à plus de 100 kms à l'heure et il ne m'a même pas vu tellement il roulait vite !!!".

On l'a tout de suite cru parce que c'était le chemin normal dans la direction de la rue de Lyon, aux nouveaux bureaux de la Surveillance.

"Ça n'est pas tout, tellement il allait vite que sa voiture crachait en passant une telle fumée noire, que c'est tout juste si j'ai pas dû changer de chemise en entrant au magasin, heureusement qu'elle était grise et pas blanche."

(Il venait tout juste de prendre possession de son nouvel atelier-chemiserie, à l'enseigne Edouard Tailleur).

Toujours prompt à prendre ombrage, c'est le propre des Pieds Noirs et des Méditerranéens en général, parce qu'il y a toujours une pinède voire une arcade où aller se calmer, et aussi parce qu'il ne voulait pas s'en laisser compter par un petit frère de huit ans son cadet, Papa répliqua d'une voie ferme :

" Primo, je ne vois pas pourquoi tu cherches à me faire avoir des histoires avec Yvette : si tu as remarqué que j'allais trop vite, pourquoi tu m'en parles pas seul à seul ?

"Secondo, c'est vrai que la voiture allait tellement bien aujourd'hui que je me suis risqué à appuyer sur la pédale surtout qu'à cette heure-là il n'avait personne et que la rue est toute droite jusqu'au Champ de Manœuvre....

C'est pour cela aussi que j'affirme que ma voiture n'a pas pu faire de fumée aujourd'hui" finit-il en enflant la voix.

Papa ignorait encore et à ses dépens qu'un moteur au bout du rouleau a l'air de se porter mieux qu'auparavant. Un dernier sursaut d'agonie ? Allez savoir...

"Jojo tu me connais, c'est pas pour rire ! Si je te dis que ta voiture faisait de la fumée, c'est que c'est vrai !

Même Dédé l'a remarqué de son magasin. Tu te rappelles être passé avenue de la Marne devant chez lui ce soir ?"

"C'est vrai, répondit Papa, j'ai poussé jusqu'à la rue L'Estienne pour pouvoir trouver une place en remontant après la rue Borelly La Sapie".

(Note de l'auteur : il n'y a que les gens du quartier qui sauront s'y retrouver, voilà pourquoi ces lignes sont réservées à un cercle restreint de connaisseurs).

" Alors allons le lui demander, et tu verras bien ! "

Tonton Dédé n'aimait pas trop être dérangé le soir, surtout qu'en ce moment tout le monde avait remarqué que ça n'allait pas très fort.

Il fit néanmoins bonne figure et s'installa dans le fauteuil en face de la télé, dans une superbe robe de chambre de soie.

Tonton Edouard attaqua aussitôt :

" Dédé s'il te plaît, répète à Jojo ce que tu m'as dit : n'est-ce pas que tu as vu passer sa voiture ce soir devant le magasin et qu'elle crachait une bonne dose de fumée noire ? "

" Pas du tout, j'ai dit que sa 202 crachait de la fumée, oui, mais c'était une épaisse fumée blanche !"

" Comment ça blanche, moi j'ai vu à 2 heures une grosse fumée noire "

Et puis se prenant soudain à se tordre de rire :

" A voir qu'elle est en train de nous faire une élection de Pape, voire d'un nouveau patron chez Peugeot, allez savoir...! "

Ticharles et moi on était par terre de rigolade, parce qu'on venait de voir l'élection de Pie XII à la télé, vu qu'il était vieux et que le prochain n'allait pas tarder, en 1958 j'ai vérifié, soit deux ans plus tard.

Tonton Dédé esquissa un sourire, Papa ne riait pas du tout, quant à Edouard, il n'arrêtait pas de s'esclaffer, une façon à lui de vouloir égayer l'atmosphère...

Fabien B. expliqua le samedi suivant que le moteur avait trop chauffé et que l'huile du carburateur avait carrément grillé les pistons et que ça donnait une fumée noire à l'échappement.

Fumée noire, fumée blanche

Le joint de culasse avait ensuite lâché, avec pour conséquence un mélange de l'eau du radiateur avec l'huile, le tout donnant alors une fumée blanche à la sortie. Voilà le diagnostic !

C'est fou ce que cette Caroline a pu m'apprendre sur le moteur à explosion...

La réparation en changement de joint de culasse et en rodage de soupapes avec pour le coup un nouveau "chemisage" des pistons, tout cela se fit sans l'avis de Maman à qui on raconta que tout cela n'était qu'une histoire de réglage...

"On verra bien tout ça Samedi," dit Papa en se reprenant vite, "Allez Dédé je te sers un verre de cerises à l'eau de vie faites maison, tu vas te régaler, en plus c'est mardi, il y a l'émission en direct 6-4-2 avec Jacques Bedos (l'oncle de Guy),"

il faut dire que nous étions une des premières familles d'Alger à avoir la télé, un énorme Philips à

tube cathodique rond dont les lampes mettaient un temps fou à chauffer.

Tonton Dédé se laissa faire et tata Mireille nous rejoignit en apportant un énorme steack à Edouard, car elle tenait à s'occuper elle-même de son frère.

Tout le monde s'est rendu compte, ce soir-là, que Tonton Dédé n'allait pas très bien :

Je l'ai souvent surpris à regarder par la fenêtre près de lui, nullement intéressé par l'émission de variétés qui battait son plein... Peut-être attiré par le noir au dehors, à y penser j'en ai encore le frisson...

Nous ne remontâmes plus jamais dans la vedette 54 et nous ne revîmes plus Tonton Dédé à partir de ce moment-là.

Quelques soirs plus tard, il précipita sa magnifique voiture dans le port d'Alger, il avait tout juste 36 ans...

Le gardien des voûtes a raconté le lendemain à Papa qu'il l'avait vu passer et qu'au volant, tout près de l'eau, il avait tourné la tête vers lui en mettant le doigt sur sa bouche.

Il voulait son silence sur sa détermination ...

Comme il l'avait prévu, l'Echo d'Alger relata l'évènement en faisant valoir un tragique accident dû à l'obscurité sur le port et au mauvais éclairage.

En première page, le reporter avait fait paraître la photo prise pour l'occasion : on y voyait dans la pénombre la lourde voiture remontée au-dessus de l'eau par d'énormes cordages qu'avaient attachés les scaphandriers du port à un crochet de grue.

Du coup nous y étions, en plein film noir !

Papa n'arrivait pas à s'en remettre ; c'est la première fois que je le voyais pleurer comme ça.

Il avait le visage tout blanc, surtout quand le commissaire de police du port lui demanda d'aller reconnaître le corps à la morgue, en disant qu'il était seul apte à une telle épreuve dans la famille.

Il a raconté à Maman plus tard qu'une énorme ecchymose apparaissait sur le crâne et que le médecin légiste lui avait expliqué que cela avait été provoqué par l'énorme choc, en pleine vitesse, à la surface de l'eau.

Il racontait toute l'histoire par bribes et à voix étouffée, comme on garde un secret tragique, mais moi, en collant l'oreille, j'ai tout entendu à travers le mur.

Ticharles et moi avions appris dès lors que la vie ne se passait pas toujours en rigolade.

Plutôt une succession de rires et de larmes, si on veut rester quand même optimiste....

Les frites

Notre régal à nous, à TiCharles et moi, c'était les frites (de plage comme de ville).

Si on commence par les frites de plage, (dénommées chips aujourd'hui soi-disant à l'américaine, mais celles-là dans une cellophane hermétique avec date de validité 2 ans, si on ne vous a pas d'ici-là écrasé le paquet plusieurs fois en vous laissant avoir droit encore quand même à quelques miettes, celles les plus mangeables).

Nos frites de plage à nous, celles de la Madrague, on attendait qu'elles cuisent sur place, avec les cornets déjà réservés ne vous déplaise.

La Madrague

Mme Jockey, en blouse blanche immaculée, prenait les commandes de toute la plage en les notant dans l'ordre.

Il fallait se déplacer donc une 1ère fois pour se faire inscrire avec son nom de famille et le nombre de cornets désirés, désirés c'est le mot j'vous dis pas ! Et elle, et elle seule, elle vous disait dans combien de temps vous pouviez revenir selon le nombre de cornets avant vous. Si vous arriviez après le temps qui vous était imparti, tant pis pour vous, vous alliez mangers vos frites, encore bonnes certes, mais refroidies.

Le patron de cette splendide affaire, prospère comme j'peux pas vous dire, avait installé son fonds de commerce hebdomadaire à même la plage, entre le Méditerranée et le Riva Bella, là où l'espace était public et que les patrons voisins ils pouvaient rien lui dire.

Jockey c'était pas son vrai nom. Je peux pas vous livrer son nom authentique, surtout là comme ça, mais je peux vous dire que son surnom était dû d'abord au fait qu'il ne devait pas dépasser 1,52 m. tout au plus, et ensuite parce qu'il avait le corps sec comme une cravache, torse nu qu'il était (normal sous le soleil malgré le parasol, et avec la chaleur du fourneau tu penses). Avec ça des avant-bras musclés, mais musclés comme c'est pas possible, bref, l'archétype du jockey.

Parlons-en de son fourneau, un énorme réchaud à pétrole sur pied, construit certainement sur mesure dans un métal presque noir, avec un énorme réservoir à pétrole en-dessous et une énorme bassine en forme de vasque très très profonde sur le dessus. Jockey devait trimbaler tout ça à la force des poignets, pétrole y compris, et on comprend maintenant les muscles des avant-bras et les abdominaux....

Je le revois en train de transpirer devant son fourneau, actionnant en permanence un piston censé en activer les flammes, car c'était là son secret....

Son secret pour que ses frites soient cuites certes, mais à peine saisies avant qu'elles ne deviennent trop grasses.

Et lorsqu'il y avait deux ou plusieurs tranches qui s'étaient collées pendant la cuisson, toutes moelleuses à l'intérieur, je peux pas vous raconter...!

Le seul problème, fatalement il en fallait un, c'est que le couple Jockey amenait toujours avec eux pour transporter les sacs de patates et ensuite les peler, Madame Jockey se chargeant elle de les trancher juste à la mesure, pas trop fines, grâce à un tranchoir de boulanger super aiguisé : elle faisait toujours éloigner les enfants...allez savoir avec eux !

Ils amenaient, dis-je, une espèce de p'tit nain comme on disait, un nain donc, mais un nain qui en plus d'éplucher les patates, qu'il s'amusait à me terroriser, rien qu'à sauter sur place et à me faire des grimaces horribles.

J'vous dis pas la trouille qu'il me filait...Papa me disait qu'il avait remarqué que ça lui faisait plaisir de me faire peur et il profitait d'en rajouter, comme par vengeance de son état, allez savoir..! Des fois ça me coupait même l'envie des frites, s'il fallait que ce soit moi qui aille les chercher, vous dire à quel point !

Depuis, méchants ou pas, je vous jure que j'ai encore aujourd'hui une trouille bleue des nains.

Comme frites de plage, il y avait bien encore celles de la Pointe-Pescade, avec fourneau à pétrole installé sur la place qui dominait la mer et tout, mais rien avoir avec celles de chez Jockey, huileuses et trop cuites qu'elles étaient, coupées trop fines...Un désastre quoi !

Pourquoi on en mangeait me direz-vous ? Mais parce qu'elles servaient à accompagner les brochettes de chez Canette pardi ! Lui non plus c'était

pas son vrai nom, vous l'auriez compris sans que je vous le dise, sauf que précision : les canettes pour nous, c'étaient les bouteilles d'un litre de bière Phénix ou limonade Hamoud Boualem, fermées d'un bouchon de porcelaine avec caoutchouc et ressort de fer, et que Tonton Robert il tenait une de chaque main pour les verser plus vite pour faire des panachés, tellement les enfants ils avaient soif les pauvres...

Pourquoi je parle de Tonton Robert ? C'est que quand on faisait une sortie avec lui et son camion Citroën qui pouvait embarquer toute la famille, pas à la Madrague ces fois-là, mais à l'une des plages de Sidi Ferruch qui s'appelait Moretti, immanquablement on s'arrêtait chez Canette au retour manger les brochettes.

Maintenant que je parle de Moretti: pas un seul établissement de bain sur des kilomètres de plage de sable fin, avec des herbes sauvages qui poussaient un peu partout, et toujours un vent d'ouest qui faisait faire à la mer des rouleaux incroyables. Nous, dès qu'on était arrivé, on gonflait les matelas pneumatiques, y en avait tant et plus parce que c'était Tonton Robert qui les vendait, épais et solides comme tout, et nous voilà avec Danielle, Colette, Sylvia, Ticharles qu'on surveillait quand même, courir au large avec chacun son matelas, loin très loin parce qu'on avait pied à des kilomètres.

A plat ventre sur notre matelas, on était repoussé à toute vitesse jusqu'au rivage par la vague qu'on s'était choisie et comme ça toute la journée, même qu'on rentrait le soir avec le dos cuit par le soleil et le ventre aussi mais par le caoutchouc dont je vous ai déjà parlé.... C'était notre surf à nous en quelque sorte !

Camion Citroën tôle ondulée

Quand on voulait repartir le soir, immanquablement le camion avait ses roues enfoncées dans le sable...Je le revois bien ce camion avec une énorme pile Wonder sur le toit qui servait de réclame, vous vous rappelez "la pile qui ne s'use que si l'on s'en sert". Tonton Robert avait l'exclusivité de la pile Wonder pour tout le département d'Alger, j'vous dis pas l'argent qu'il a dû se faire ! Après, ça a été la cocotte-minute Seb, les premières arrivées à Alger. Tonton Robert s'était encore débrouillé pour avoir l'exclusivité sur le marché, et une énorme cocotte-minute avait pris la place de la grosse pile sur le toit du camion.

Bref revenons à ce fameux camion que quand on montait dedans personne pouvait passer inaperçu... Toute la famille se mettait à dessabler les roues à la main comme ça, même qu'on disait que les Américains eux, heureusement pour eux, ils avaient des péniches avec des chenilles pour débarquer là.

Et nous voilà rendus enfin chez Canette, devenu au fil des années bon copain de Tonton Robert.

Vous comprenez maintenant la soif des grands et surtout des enfants à l'arrivée...

Quand on allait chercher les frites, sur la place juste à côté, les cousines avaient la peur de leur vie parce qu'il y avait des dizaines et des dizaines de chauves-souris qui survolaient la place, attirées par les lampadaires et sans doute les moustiques du soir qui étaient comme ça occupés à autre chose qu'à venir nous piquer.

Colette avait expliqué sa leçon de sciences naturelles qui disait que ces " souris-rapaces là" étaient complètement aveugles, qu'elles se dirigeaient uniquement avec leurs grandes oreilles qui leur servaient de radar, mais que les longs cheveux ça pouvait brouiller leurs ondes au point qu'elles aillent s'enchevêtrer sur certaines têtes. Passons sur la suite qui faisait que c'était surtout moi qui était de corvée de frites, oui moi, parce que je préférais à tout prendre les chauves-souris aux p'tits nains, sans l'ombre d'aucun doute !

Sur le registre des brochettes, rien comme Fort de l'Eau !

A 15 kms à l'est d'Alger, tu prenais pour sortir de la ville la route moutonnière, elle s'appelait vraiment comme ça ! Ma parole c'était un présage...

Fort de l'eau

Tu te rends compte, le soir après la plage, on se tapait toute la route La Madrague-Alger, on traversait tout Alger et y avait pas de rocade à l'époque pour éviter le centre-ville, et on reprenait la route à l'est pendant une demi-heure, rien que pour ça !

A peine à l'entrée du village, on était saisi par la fumée et l'odeur de mouton grillé qui s'engouffraient dans la voiture.

On ne connaissait pas grand'chose de cette station balnéaire, si ce n'est sa grande avenue centrale bordée de chaque côté par d'innombrables brasseries collées les unes aux autres, quoique séparées entre elles par d'énormes grilloirs à charbon, chacune ayant le sien...

Même sans frites, je vous dis pas comment on pouvait se régaler...!

Pain mahonnais

Sans frites certes, mais brochettes servies avec un pain merveilleux tassé mais moëlleux, tellement bon qu'il aurait pu rivaliser avec le pain de chabbat de Jeannie ou Tata Mireille, les meilleurs de la famille parce qu'elles le pétrissaient avec de la semoule...

Maman disait que c'était du pain mahonnais, celui que les espagnols vendaient à Bab el Oued.

A mon avis, c'était sûrement des boulangers maranes qui l'avaient inventé, pendant l'inquisition, pour faire croire que c'était du pain pour tout le monde, mais qu'en réalité il devait servir en secret à tous les Maranes de la ville, pour leur table de chabbat.

Vous dire comment il était bon !

En matière de frites, cette fois les frites de ville, certes on pourrait dire de restaurant, le Grand Café Riche était imbattable.

Mais si allons vous connaissez, il était juste en face du Majestic, même qu'on pouvait le voir de notre balcon, de l'autre côté du square Nelson !

Les frites de rêve qu'il faisait chez lui, je pourrais en parler des heures. Longues et bien carrées, blanches et molles, huileuses à souhait mais là ça leur allait trés bien, salées au gros sel, on en devenait fou TiCharles et moi...

Grand Café riche

Sauveur Marco qu'il s'appelait le patron. Il connaissait bien Papa parce qu'il venait après le travail avec ces messieurs de la SGS, Gérard, Butz, Gato, Vatin etc...Ça sentait à plein nez la friture et l'anisette, mais sa kémia était imbattable: des multitudes d'assiettes, olives de toutes sortes, poivrons piquants, pois chiches au poivre rouge, cacahuètes salées grillées maison, tramousses, sardines en scabètche, fritures de tout petits rougets en direct de la

pêcherie, moules en sauce piquante, tout ça en plus des frites miraculeuses !

Chacun payait sa tournée, sauf certains Patos qui n'avaient jamais vu ça et qui en profitaient pour faire leur repas du soir... Mais Sauveur Marco avait l'œil : "Je vous ressers quoi Messieurs ? " Un peu plus tu vois pas, ils allaient littéralement lui bouffer son fonds de commerce ma parole !

Quand Papa nous racontait tout ça à table, ça nous laissait tellement rêveurs que des fois il nous sifflait le soir pour qu'on aille manger des frites avec lui chez Marco. Maman n'était pas trop contente à cause de son souper : "Et alors ça sert à quoi que j'me fatigue tout l'après-midi ?"

Papa nous hissait sur les hauts tabourets du comptoir, ailleurs sur les quelques tables il ne se passait rien. Vous croyez pas qu'on allait venir vous servir en plus la kémia comme ça à table, comme qui dirait en terrasse ?

C'est pour cela que tout le monde s'agglutinait au comptoir, dans une cohue et un bruit pas possible, tandis que Marco sortait ses petites assiettes en réserves dans les étagères en-dessous, au fur et à mesure que les autres se vidaient, c'est à dire à toute vitesse, en même temps qu'il servait les boissons... Je sais pas comment il y arrivait !

Papa commandait un demi-pression pour lui, une grenadine pour Ticharles et un Crush à l'orange pour moi et Marco nous donnait deux assiettes de frites toutes chaudes pour chacun tout seul, vous vous rendez-compte ?

Le Café Riche était devenu pour nous tellement légendaire, que bien plus tard, le Mercredi après le Lycée, on y allait avec Picone, Bouchara et Djian (à savoir ce qu'ils sont devenus ceux-là), non pas pour

l'apéritif, c'était pas encore l'heure et puis on y aurait pas eu droit vu l'âge, bien qu'on soit déjà en 4ème mais bref, c'était pour jouer au babyfoot.

Marco connaissait bien Papa et le père de Picone (normal il habitait juste en face), et lui-même était scaphandrier au port d'Alger et connaissait bien Papa, si bien que l'on se serait cru en famille, comme qui dirait sans méfiance, voilà...!

Jusqu'au moment où entra un agent de police venu vérifier l'âge des prétendus consommateurs.

Directement, parce que je faisais sans doute le plus jeune, il m'empoigna fermement par le bras, tandis que les trois autres s'étaient déjà égayés dans la nature. "Où habites-tu petit ?"

Et il a tenu spécialement à me raccompagner en personne, au 22 de la rue Eugène Robe, jusqu'au 5ème étage porte gauche s'il vous plaît, alors que c'était mercredi comme je vous l'ai dit, et qu'il y avait là Mme Mikaleff, Tata Denise, la cousine Babette, Tata Lucie, le désastre quoi...

Il tint à sonner lui-même et lorsque Maman ouvrit, il demanda à entrer en me tenant toujours fermement le bras.

Nous voilà tous dans la salle à manger, lui et moi prisonnier en quelque sorte, debout, tous les autres assis.

"Madame que fait votre fils sans accompagnement dans les bars du quartier ?" je vous dis pas les yeux étonnés de Maman.

Puis reprenant son air naturel plutôt débonnaire : "Madame, je suis moi-même d'ici et père de famille et je dis que votre fils se met en danger, à la merci d'une grenade ou d'une fusillade, allez savoir. je savais que vous ne deviez pas être au courant, rien de

grave il jouait au babyfoot, mais je voulais vous avertir moi-même".

Il accepta un café, ne rédigea pas de procès-verbal, et tout se termina plutôt bien !

Pipop dans sa chaise haute n'avait rien compris à ce que faisait chez nous cet homme en képi, quant à Ti-charles, il affirma plutôt sévèrement qu'il aurait dû m'emmener en prison rien que pour m'apprendre !

L'école Lazerges

Plus tôt, ce fut l'époque de la communale, l'école de la rue Lazerges. Permettez que je vous en parle un peu : deux grands bâtiments symétriques avec deux cours intérieures avec préau, séparées l'une de l'autre par un grand grillage. Aile gauche pour les filles, fréquentée par toutes nos cousines et aile droite pour les garçons.

Ma classe à moi, au premier étage, avait toute sa rangée de fenêtres qui donnait directement sur la mer, en partant de l'extrême ouest jusqu'à l'amirauté et au port. Qu'il était facile de se mettre à rêver en regardant les paquebots sortir cap plein nord vers le large...! Jusqu'à qu'on se prenne un morceau de craie en pleine tête, lancée vigoureusement par M. Timsit. Un physique à la Humphrey Bogart, la cigarette au coin d'une lèvre envoyant un filet bleu dans un œil pleureur, ce Timsit on l'adorait...

Il nous aimait aussi, s'étant juré de faire de nous des champions en français et en mathématiques, fin prêts pour l'examen d'entrée en 6ème. En celà il se faisait seconder par Valentine, compagne inséparable, une espèce de latte en bois blanc, longue d'1 m, large de 8 cm, épaisse d'1 cm, qui servait essentiellement lors des corrections au tableau.

A chaque point un peu épineux, il demandait qui avait fait la faute, sans qu'il nous vienne un instant l'idée de mentir, encore moins de tricher (on aurait pu vite fait corriger not'cahier).

Il fixait alors le tarif selon la gravité de l'entorse, de 1 à 10 coups de Valentine, et voilà tous nos coupables en rang d'oignons devant l'estrade, prêts à recevoir leur châtiment. Il s'agissait alors de mettre la tête entre ses genoux, lui debout sur l'estrade, et Valentine s'abattait à toute volée sur les fesses de l'intéressé...

Nous apprîmes ainsi de façon cuisante, mais sur le bout des doigts, les règles de français, mathématiques, géométrie etc...

Ne l'imaginez pas en père fouettard pour autant : jamais un instituteur ne nous aura fait autant rire que lui. La leçon de sciences naturelles sur les muscles, il l'a faite façon Tarzan sautant de table en table, bas de pantalons retournés aux genoux pour qu'on

puisse bien voir, et même palper mollets et tendons en plein effort...Toute une classe en délire !

Autres temps autres moeurs...

Quand on n'avait pas classe, Maman nous emmenait au square Guillemin, rejoindre Tata Hermance et les cousines.

Je me rappelle que le square était séparé en trois parties :

- La 1ère s'étalait en pente légère de la rue Eugène Robe vers le Front de mer toute garnie autour de bosquets et de plantes grasses. C'est là que passait le marchand d'oublies, une énorme boîte en fer cylindrique accrochée à l'épaule, agitant une crécelle en métal pour alerter les enfants...

Le square Guillemin

On se précipitait pour lui donner notre pièce, il posait à terre sa boîte, et on faisait tourner une espèce de roue de la chance fixée sur le couvercle, jusqu'à ce que l'aiguille s'arrête sur l'une des innombrables

cases peintes à la main de façon maladroite : tu pouvais gagner deux, trois, cinq, dix oublies empilées.

- La 2ème partie allait de l'avenue de la Marne à la rue Eugène Robe. Là trônait en permanence un manège où Sylvia attrapait toujours le pompon, incroyable comment elle était forte ! Je me souviens aussi de stands de foire avec un marchand de beignets italiens tout chauds.

- La 3ème partie, avait un autre nom pour bien souligner sa différence, le jardin Marengo ; Il montait de l'avenue de la Marne jusqu'en haut, à la rampe Vallée après un dédale de tournants en épingles à cheveux, au milieu de toutes sortes de fleurs odorantes. Je me souviens d'énormes oiseaux de paradis couleur orangée... Pour nous cette partie-là c'était une véritable aventure !

Lorsque l'après-midi était trop avancée, on ne s'arrêtait pas au square Guillemin, mais on continuait par l'avenue de la Marne, l'avenue de la Bouzaréah, jusqu'aux Trois Horloges, là où il y avait Blanchette le marchand de beignets (il devait son surnom à sa peau d'ébène, héritée peut-être d'un descendant d'esclave de l'empire ottoman).

On ne perdait rien de bout en bout de l'opération.

Il prélevait une poignée de pâte d'une bassine à ses pieds, sans la repétrir, il faisait virevolter ce morceau de pâte entre ses doigts, jusqu'à ce que celle-ci soit quasiment aérienne et parfaitement circulaire, tellement qu'on aurait dit une roue avec un enjoliveur tout fin au milieu.

Tout d'un coup, il t'envoyait ça d'un geste sec du poignet pour que ça atterrisse dans l'huile bouillante en tournoyant. Tout en continuant à tournoyer, la roue se mettait à dorer rapidement, se transformant en

savoureux beignet, tandis que l'enjoliveur était déjà devenu une pellicule toute croustillante...

Les Trois Horloges

Blanchette vous fourrait le tout dans un morceau de journal plié en deux, pour que ça boive bien l'huile, et je vous raconterai pas la suite complètement inutile...

On ne pourrait pas clore le chapitre de ces délices sans vous parler aussi des frites de Maman, celles qu'elle nous faisait le dimanche pour accompagner nos côtelettes. Trois kilos de patates il fallait, tellement on se jetait dessus Papa et nous...Une fois, on était tellement impatient de commencer à en manger, que Maman retira le contenu de la première bassine et sans attendre les deux suivantes comme d'habitude, elle confia à Ticharles l'énorme saladier rempli de la précieuse marchandise.

La marche dans le couloir se passa plutôt bien, mais à l'entrée de la salle à manger, tout en claironnant fièrement : "Maman a dit que vous mangiez tout chaud", patatras, il se prit les deux pieds dans le tapis et s'étala de tout son long, tandis que les innombrables frites se mirent à voler dans tous les sens...

Inconsolable qu'il était, inconsolable et vexé comme jamais. On avait beau lui répéter que c'était pas grave, que Maman ferait frire une bassinée de plus... Rien n'a pu y faire...

Les délices de Dellys

Et vous heures propices,

arrêtez votre cours !

laissez-nous savourer les délices...

…des plus beaux de nos jours.

Petite leçon d'orthographe en guise de prélude **:**

LES MOTS AMOUR, DÉLICE

Les mots *amour*, *délice* sont généralement masculins au singulier et féminins au pluriel.

Pierre et Louise filent le parfait amour.

Ils ont parlé de leurs premières amours.

Cette pomme est un vrai délice.

Ils s'abandonnaient aux pures délices de la rêverie.

LES MOTS *PÂQUE* ET *PÂQUES*

Lorsque le mot *pâque* désigne la fête juive ou orthodoxe, il s'emploie avec l'article *la* et avec la minuscule et est féminin singulier.

La pâque russe tombait plus tard cette année-là.

Il nous restait des gâteaux de la pâque juive.

Lorsque le mot *Pâques* désigne la fête chrétienne, il s'emploie sans article et avec la majuscule et il est masculin singulier.

Pâques est célébré entre le 22 mars et le 25 avril.

MAIS : Lorsque le mot *Pâques* (fête chrétienne) est accompagné d'un adjectif, il est féminin pluriel.

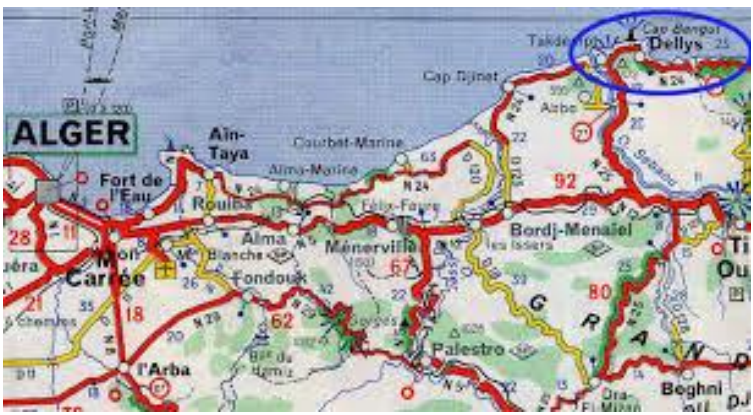
Il m’a souhaité de joyeuses Pâques.

Avez-vous fait vos Pâques ?

Voilà ce qu'il fallait savoir avant de remonter encore le temps et de commencer à vous parler de certaines délices d'un soir de la pâque 1954, donc avant le 1er novembre de la même année, date fatidique à partir de laquelle nulle sortie de cet ordre ne fut désormais possible.

Nous voilà partis à bord de la 202 évidemment, ce dimanche de la semaine de la pâque, accompagnés des trois nièces de Maman, toutes à peu près du même âge parce que de parents différents : nous avons nommé Jacqueline, Jocelyne et Jeannie, toutes célibataires, un peu moins Jeannie déjà un peu fiancée à André, qui nous accompagnait dans sa super 4 CV décapotable.

Je n'étais jamais monté à bord d'une 4 CV et j'aurais bien voulu la tester un peu en observant le chauffeur, c'était ma spécialité. Mais toutes les places furent prises sans que personne ne me demandât mon avis.....



Carte Alger-Dellys

Nous voilà donc en route, destination DELLYS, 150 kms à l'est d'Alger. C'est Papa et Maman qui avaient choisi la destination car on connaissait parfaitement la côte Ouest, jusqu'à Tipaza même, en passant par Cherchell et Djidjelli, mais côté Est, après Fort de l'Eau à la rigueur Surcouf, rien du tout !

Tout le monde suivit volontiers l'idée, pourvu que l'on voit du paysage....

Je ne me souviens pas de grand'chose de cette journée, vous excuserez quand même l'âge tendre du narrateur, sauf quelques points précis quand même, à part le fait que Caroline par miracle, nous avait laissés faire le voyage aller sans encombres...

D''abord un vague pique-nique en forêt, au bord de la route, sous le coup de 13 heures, mais là rien de moins ordinaire qu'un pique-nique ordinaire à Sidi-Ferruch. Papa ne cessait pas de répéter, repris en chœur par les trois filles : "On boit chaud, mais vous verrez ce soir...on boira frais"...

C'est vrai que la bière et le selecto, tiédis par 3h et demi de route, c'était pas terrible.!

Après une sieste sous les arbres et une simple visite à la plage de Dellys (la mer était houleuse et la température encore peu propice à la baignade), nous voilà dans le centre-ville sous le coup des17 heures.

Et puis voilà que notre 202, fidèle qu'à elle-même, se mit à chauffer dangereusement, avec pour témoin une aiguille de température largement dans la zone fatidique !

"Et voilà ! C'était trop beau !", dit Papa en ouvrant le capot, sur un air de chanson comme qui dirait agacée..

"Ne touchez pas au bouchon du radiateur, c'est dangereux" avertit André....

On laissa donc refroidir le moteur à l'endroit même où on s'était arrêté, une place assez grande toute garnie d'arbres très feuillus, avec une grande fontaine circulaire au milieu qui dispensait à profusion une eau claire et fraîche venant des collines, et des bancs publics savamment répartis tout autour…

Un coin de paradis construit par quelques colons autour d'une ancienne casbah de l'époque ottomane (c'est ce que j'ai lu après).

J'emmenais Ticharles en prospection non sans les recommandations d'usage de Maman, "pas très loin ; 50 mètres à peine".

Et là nos sandales se mirent à écraser des feuilles, des brassées de feuilles, pardon pas des feuilles (c'était pas la saison), mais plutôt des fleurs séchées pas le soleil. Il y en avait des tonnes provenant toutes de branches qui dépassaient des murets des maisons bâties sur tout le côté de la grand'rue.

J'ai vite reconnu l'odeur, la même que celle du vendredi soir, lorsque le père de Maman avait accroché au lustre de sa salle à manger, d'énormes guirlandes de jasmin que les indigènes vendaient ce soir-là aux Juifs pour leur Chabat.

Et oui, dans cette ville les jasmins étaient des arbres, des arbres vous dis-je, vous allez me croire quand même !

On en ramena des brassées à Maman et à toutes les filles qui poussèrent des cris, car elles eurent peur de la poussière sur leur robe printanière. Allez vouloir faire plaisir à ces dames, ma parole !!!

Attendez ! Attendez ! Mais non, il n'y avait pas que des jasmins ! Des glycines aussi, des grappes énormes de glycines, qui avaient poussé sur des branches énormes, et ça s'était réservé à l'autre côté de la grand'place.

Déçus par notre première expérience, nous gardâmes pour nous notre seconde découverte ;

Le nez plongé dans un amas de ces fleurs bleues-mauves, nous étions enivrés par cette odeur de nectar...

Dellys - la grand rue

Troisième expérience, nous découvrîmes aussi qu'il y avait des orangers, de superbes orangers qui exhalaient le parfum fort et délicat à la fois d'une floraison plus que foisonnante.

On en connaissait bien l'odeur, car lorsqu'on allait rendre visite aux Chicouri, de Boufarik jusqu'à Blida, on traversait 50 kms de plaine, toute plantées de rangées d'orangers, des rangées en files interminables ; Et quand c'était le moment de la floraison, je vous dis pas le parfum que l'air de la course faisait pénétrer dans la voiture....On était imprégné, on baignait dedans....

Et encore que nos carreaux à l'arrière, on pouvait les baisser que de 15 cm ! Encore une facétie de la 202,

C'était l'empattement des roues arrières, comme disait Papa ; Un petit détail qui nous a privés de biens des plaisirs dans nos promenades...

Allez, on va pas se mettre à chicaner quand même, vu tous les bonheurs qu'on a pu connaître !

C'est pas étonnant que l'Orangina soit né dans cette contrée ! Comment en eût-il pu être autrement, dirait-on avec notre accent à couper au couteau...!

Des orangers de Boufarik, une officine de pharmacien espagnol à Blida, un Juif Bitoun pour lancer l'affaire pour qu'elle atterrisse là où y fallait, et voilà l'travail ! Un empire vous dis-je !

Nous, j' me rappelle qu'on a connu les premières bouteilles à secouer à La Madrague, sur les planches du Riva Bella, sous les premiers parasols de la marque, c'était au début des années 50 ...

Qu'elle était belle notre Algérie ! Comme chantait Line Monty en judéo-arabe...
Heureuses toutes ces générations qu'elle a pu engendrer au fil des siècles !
Désespoir de ceux qui ont dû s'en arracher .....!

Et oui quand j'y pense, nos oranges inondaient toute l'Europe jusques même en Angleterre, et nous étions, comme disait Papa, le véritable grenier de tous, y compris l'URSS (Il savait de quoi il parlait, c'était son métier d'exporter les céréales : il nous disait que s'il y avait eu trop de gel ou d'inondations quelque part, le blé de printemps n'avait pas pu pousser, et c'est qui qu'on appelait au secours ? ...

Mais non; Georges Laskar, voyons, qui décomptait les wagons de blé arrivés de la Mitidja, prélevait des échantillons pour en vérifier la qualité, et faisait embarquer tout ça en cales de bateaux, destination la métropole ou l'étranger).

Vous en voyez beaucoup vous aujourd'hui des oranges d'Algérie ? Même pas sur les marchés de Marseille !

Et le blé ? Même le couscous il est fabriqué en France ou en Italie !

Et voilà ! Les Dirigeants fiers de leur révolution, ont voulu jusqu'au au bout pousser l'expérience, en transformant toutes les cultures en kholkoses, alors que même en URSS ça n'avait jamais marché...

Et voilà que des campagnes ils ont migré vers les villes, que les grandes bien sûr, j'te dis pas l'ampleur de la population entassée dans des immeubles qui sont vite devenus vétustes, ...et des grandes villes vers la France...

Bon l'histoire on la connaît, mais c'est le propre des Pieds Noirs de ressasser justement leur histoire.

Prenons un jasmin comme à Dellys, tu en arraches, c'est le mot, une bouture, cette bouture tu la plantes dans un pot, et ce pot tu l'expédies en Métropole, que croyez-vous qu'il advienne chers amis ? Ce jasmin n'est devenu que l'ombre de lui-même, pâle, inodore et rabougri, il peine à végéter un tant soit peu, et tu voudrais qu'il oublie son soleil de là-bas ? Allez va !

Comme aurait-dit Paulo, le jardinier du jardin Nelson, celui-là même qui est devenu le jardinier du Comte d'Arras après l'exode, que vous connaissez peut-être son histoire, mais que j'ai pas le temps de vous la raconter pour l'instant de toutes les façons, à l'occasion peut-être j'dis pas ! Comme aurait dit Paulo, donc, "Tu peux toujours planter quelque chose, si ça doit pousser, ça pousse, sinon, aouha, tu montes tu descends, jamais ça poussera ! "

Bon ! Revenons à nos savoureuses délices, car c'est le propre des souvenirs que de ressembler à ces

écheveaux de laine que nous faisait tenir Maman entre les mains : elle tirait le bout et tout défilait à la suite...

Nous voilà installés sur cette place devenue mémorial, prêts pour le repas du soir, et tant pis pour la panne de voiture !

Les adultes avaient installé une nappe sur un des bancs, sur laquelle on avait disposé de la vaisselle (réservée à la Pâque évidemment, et puis qu'à l'époque la vaisselle de camping était encore en zinc), et Maman disposa toute la nourriture qu'on avait prévue spécialement pour le soir : autour de la galette oranaise au vin, Ticharles et moi on pouvait manger déjà des yeux (on avait une faim j'te dis pas) :

- Les tranches d'une énorme langue fumée spécialement préparée par Mémé pour la fête,

- Un énorme fromage de Hollande, oui mais de l'étuvé qu'on ne trouvait qu'à l'occasion de Pessah, envoyé par le consistoire d' Amsterdam, et que papa achetait chez Momo l'épicier juif de la rue Géricault, mais oui sous les arcades en descendant, même que c'est le Moutchou qui a racheté son commerce à sa femme quand il est décédé !

- L'incontournable fromage d'Oran, on dirait aujourd'hui une espèce de brousse, mais en beaucoup plus salé, très salé, et beaucoup plus frais et humide, la preuve c'est qu'on l'achetait qu'il baignait encore dans son eau

Précisons quand même que pour ne pas faire tomber dans l'erreur certains ignorants qui se voudraient devenir religieux, allez savoir, précisons, dis-je qu'à Alger, on pratiquait le mélange des genres, je veux dire le fromage et la viande. Certains esprits affûtés

mais grisés par les flots d'anisette qui coulaient pendant les soirs de "ziaras", avaient dû prendre le commandement au pied de la lettre: ne pas cuire le veau dans le lait de sa mère certes, mais vous voyez bien que ce n'est pas le cas, enfin !

- Et bien sûr le saucisson de Pâques (de la pâque pardon, j'te jure j'arrive pas à m'y faire) acheté aussi chez Momo. Ce saucisson-là, il était spécial : ma parole, il avait l'air et la couleur d'un saucisson sec, très coloré et tout, mais quand tu mordais, c'était un saucisson presque frais au goût fumé et poivré...Allez savoir, p'têt qu'ils le préparait juste la veille de la fête, pendant le carême des aînés ils avaient tout leur temps, peut-être, peut-être, je sais pas moi !

- Le tout accompagné des variantes maison au vinaigre, (Ticharles il rafflait invariantement tous les fenouils, et moi les bouquets de choux-fleurs !)

Je sais pas si c'était l'ambiance magique de cette ville, l'époque propice de cette belle fête, la Pâque (vous voyez que c'est bien quand même, on comprend tout de suite que c'est la pâque juive), mais ce fut un vrai banquet, chacun prenant son assiette en la remplissant au maximum de tout ce qui lui était offert et en l'emportant vers un banc voisin.

Ce soir-là, nous étions dans une espèce de paradis.

Mais le comble du divin arriva à la fin, avec les pots de "sfériess" que maman fit circuler parmi les convives ;

Je voudrais pas vous faire l'injure de vous décrire ce qu'est un sfériess, alors que tout le monde aujourd'hui sait de quoi il s'agit, jusqu'à la Bretagne, la Normandie, etc... etc… (Y a que les Ashkenazes qui veulent pas savoir).

Mais ces sfériess là, tous ronds, tous égaux entre eux, magnifiques boules baignant dans leur sirop, je vous raconte pas comment on s'est jeté dessus.

C'est bien simple, je pense qu'un sfériess comme ça aurait pu, et je dis même aurait dû, être déposé au pavillon de Sèvres, dans un bocal à côté du mètre et du litre) des fois qu'une belle-fille aurait pris l'initiative de faire des sfériess à sa façon, genre baba à la chantilly ça fait plus chic, et que la recette se perde une fois loin d'Alger ! J'en tremble !

Voilà, je vous raconte pas le retour à minuit parce que je dormais ; Ce que j'ai appris par la suite, c'est que Caroline avait son radiateur qui fuyait et que Papa a dû s'arrêter presque toutes demi-heures afin de remplir ses bidons dans les localités traversées.

Je ne me suis rendormi que lorsqu'on m'a glissé dans mes draps : Cela aussi fut le délice, ce plaisir de se rendormir tel qu'on aura plus jamais à l'âge adulte...

Dellys le soir

Les soifs de l'enfance...

Lorsque la soirée d'été était trop avancée alors que le soir et la nuit à Alger étaient aussi chaudes que la journée, il nous arrivait de rentrer directement de la plage à la maison, mais avec une soif, une soif qui nous étreignait littéralement la gorge, déshydratés que nous étions après tant de soleil.

Papa avait toujours pris soin de mettre le matin à la glacière des carafes de coco à l'anis, et pour les rendre encore plus glacées, il sortait le pain de glace de son compartiment et se mettait à en briser des morceaux à l'aide d'un pic et du pilon.

Il glissait les morceaux obtenus à l'intérieur des deux carafes, rajoutait du coco pour que ce soit bien corsé et remuait le tout avec une longue cuiller...Un vrai rituel... Maman avait beau crier que cette glace-là n'était que de la glace industrielle, voire même chimique, qu'elle ne valait rien pour la santé, mais personne ne l'écoutait. Elle pouvait pas comprendre, elle qui avait jamais soif, elle qui buvait très peu et encore tiède. Je comprendrai jamais les femmes là-dessus !

Quand papa nous passait enfin notre immense verre, je vous dis pas le délice...

Par contre la réglisse de coco, ça n'allait pas du tout à Ticharles, sensible du foie comme il était. Pour un oui pour un non il se tapait de ces crises, tout jaune et à vomir et tout...Ça devait venir du climat, parce que une fois parti d'Alger, plus jamais il en a eu..

Une fois, pendant une de ses crises, j'ai eu le malheur de lui dire que les crises de foie ça n'existe pas. C'est Bouchara qui m'avait dit ça la veille, il le tenait de son grand frère étudiant en médecine.

Soudain assis sur son lit, j'ai cru qu'il voulait me tuer. Mordant sa langue dans un coin de ses dents comme quand il faisait un gros effort, il se mit à me frapper violemment à coups de poings sans que je puisse répliquer, d'abord parce qu'il était malade et puis que Maman venait de me dire que si je le frappais pendant qu'il tirait la langue comme ça, elle risquait de se couper net ! Rien que ça, ça me paralysait, J'aurais jamais pu avoir ça sur la conscience toute ma vie !!!

Ce célèbre pain de glace, j'allais le chercher le matin même, avant le départ, chez madame Papa juste en bas de chez nous rue Géricault, pour le rapporter dans un filet à commissions.

Je prenais aussi un paquet de Globe rouge chez madame Tabac à côté, commandé par Papa, et j'en profitais toujours pour contempler ses dernières nouveautés en collection Norev. Nous on préférait les Dinky Toys, parce qu'en métal elles faisaient plus vrai, mais elle ne tenait pas cette marque, comme elle disait.

En revanche, on avait acheté chez elle toute une collection de cyclistes du tour de France (une trentaine), pour qu'on puisse organiser des courses sur la nappe cirée de la salle à manger, dont les carreaux nous servaient à compter les cases. On faisait avancer tout ça à coups de dés, le groupe de tête avec le peloton qui suivait, puis les traînards qui risquaient à tout moment la voiture-balai.

Encore la 202...

Une fin d'après-midi de dimanche, de retour de la Madrague en compagnie de la cousine Babette, alors que nous étions coincés dans la 202, elle-même bloquée dans un embouteillage de folie sur une seule file (je vous rappelle que la nationale Guyotville-Alger n'avait que deux voies), nous inventâmes un jeu pour tromper l'ennui et surtout la soif.

Elisabeth de son vrai prénom, on l'appelait Babette ou encore mieux Babé, certes ça faisait moins cour royale d'Angleterre, mais ça nous convenait davantage. Elle était, et elle est toujours, de quelques petites années mon aînée et nous étions complices sur bien des points.

Aujourd'hui elle vit à Londres (c'était inexorable), et je pense que la lecture des lignes qui vont suivre lui donnera une petite larme...

Ce petit jeu consista à imiter la physionomie des voitures qui nous croisaient à toute vitesse dans l'autre sens, et cela parce que les voitures de l'époque des années 50, elles, avaient chacune une personnalité incroyable. Incomparable en tous points avec les bagnoles d'aujourd'hui dessinées à l'ordinateur selon les concepts dictés par le marché, et qui finissent par se ressembler toutes...

Nous nous efforcions de faire les mimiques capables de reproduire les traits de ces voitures devenues historiques, avec nos commentaires à l'appui pour en faire ressortir le caractère propre à chacune.

Je me rappelle nos fous-rires....

- La 4cv:

Petit homme pimpant et propret au regard curieux et à la bouche ouverte d'étonnement. Un vrai moineau...

- La traction avant 15 cv:

Un vrai millionnaire au monocle, opulence oblige, au sourire suffisant.

- La dauphine:

Une espèce d'écervelée qui relève les narines pour humer la route avec des yeux idiots

- La peugeot 203:

Les cheveux plaqués en arrière, le nez pointu et les dents à découvert, une vraie tête à s'appeler Edmond.

- La simca aronde:

Un air pincé avec des yeux ronds, en noir on dirait volontiers une vieille bigotte.

- La simca versailles:

Des yeux fixés sur sa proie, avec une gueule qui semble rugir, un véritable fauve prêt à bondir.

- La dyna Panhard:

Le clown de la bande avec sa bouche maquillée et ses yeux imbéciles.

- Et la 202 alors ?

Que voudriez -vous tirer d'un physique pareil ma parole ?

De grosses oreilles, des yeux très rapprochés et enfoncés littéralement dans les narines, une moustache à la napolitaine, que vouliez-vous en dire ?

En plus, il n'en passait aucune à contresens, vu qu'on devait se trouver dans le dernier exemplaire

encore en circulation dans tout l'algérois ! Et imaginer de tête ce genre de physique s'avérait quasiment impossible...

A l'instant présent, la 202 avait eu le mérite de nous faire découvrir le 1er principe de la philosophie positiviste, avant même d'avoir ouvert notre premier recueil de terminale, loin s'en fallait. Profondément anti contemplatif, Auguste Comte disait qu'on ne pourrait jamais se mettre à sa fenêtre pour se voir passer dans la rue...

Tenez-vous bien, nous nous dîmes quant à nous que nous ne pourrions jamais être au bord de la route, juste pour nous voir passer en 202. Pas mal hein quand même ?

Objet roulant sur macadam,

avais-tu donc une âme ?

Et bien la voilà la réponse, on ne pouvait rien dire du physique de la 202, parce qu'elle au moins c'était uniquement une cérébrale et rien qu'une cérébrale...

Moi je le savais déjà, parce que pour nous emmerder comme elle a su le faire, en permanence ou à point nommé, il fallait bien un véritable cerveau pour savoir dérouler de tels plans !!!!! Paix à son âme aujourd'hui...

Parfaitement, moi je pense qu'en plus d'un cerveau, elle avait aussi une âme, ma parole j'te jure ! En plus c'était une âme bienfaitrice... Sans ça comment expliquer toutes ces années de bonheur, comme si l'histoire avait suspendu le cours de toutes les turpitudes qui devaient arriver plus tard, comme pour préserver encore un moment le bonheur d'une famille

de Bab el Oued en même temps que toutes les autres avec elle.

La preuve, c'est que lorsque papa s'en est séparé, plus rien ne fut comme avant. Il avait, lassé par tant de pannes, cédé Caroline pour une bouchée de pain à un Kabyle de l'intérieur comme on disait.

Un matin de Novembre 1960, je la vis partir pour son dernier trajet vers le bureau de Papa, à Belcourt où son acquéreur devait la récupérer avec clés et papiers. La dernière image d'elle disparut au coin de la rue Géricault et de la rue Borelly la Sapie...

Je n'eus à cet instant aucune nostalgie ni regret, car le soir même Maman devait rejoindre Papa à la sortie du bureau afin de se rendre chez Simca choisir le tout dernier modèle "aronde".

Enfin nous aurions une voiture comme celle de tout le monde !

Vous me croirez si vous voulez, le soir même on commença à parler à la télé de referendum, d'autodétermination, du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes etc... etc...

Finies tout à coup la francisation et l'intégration, tous citoyens à part entière depuis Dunkerque jusqu'à Tamanrasset, on nous annonçait l'écroulement de notre paradis.

Et oui, à partir de là les évènements allaient soudain s'accélérer en nous entraînant dans le tourbillon d'une histoire d'où personne n'allait sortir indemne...

Avec cette nouvelle voiture, plus rien ne fut comme avant. Crispés, suspendus aux nouvelles, plus aucun goût aux sorties ni promenades, on attendait la fin...

Bon on n'en était pas encore là et revenons encore à la 202 s'il vous plaît.

Voilà l'intérieur de la 202, le nôtre était en simili rouge.

Vous aurez remarqué les barres de métal sur les fauteuils avant, éléments contraires à toutes règles de sécurité, même celles des années 50, et d'autant plus que les ceintures de bord n'existaient pas encore.

A force de rire comme des fous, ce qui devait se passer arriva...

Papa se mit à s'énerver et crier qu'il ne pouvait plus conduire, Maman de lui dire qu'il exagérait parce que ça faisait une bonne heure qu'on roulait tout juste au pas ! Et voilà qu'il n'eut plus les yeux sur la voiture de devant qui s'était arrêtée.

Enorme coup de frein qui nous a fait tous décoller brutalement en avant.

Ticharles malheureusement était le plus exposé, les pieds juchés sur ce qu'il appelait le tuyau (c'était la colonne de transmission vers les roues arrières). Sa bouche se trouvait juste à hauteur des barres ci-dessus décrites et vous imaginerez la suite.

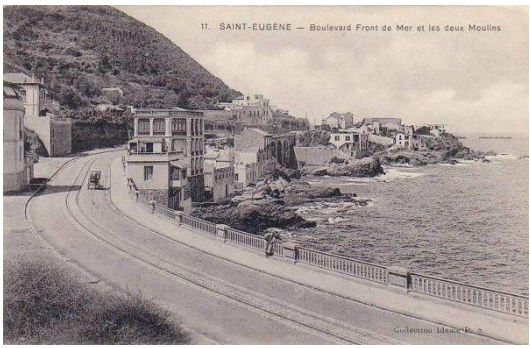
Maman voulut examiner ses dents de devant pour voir si elles n'étaient pas cassées, au milieu du sang et des larmes... (restons british, voulez-vous)

Tout ça a fini par une grosse ecchymose sur des lèvres tuméfiées. Les enflures durèrent huit jours pendant lesquels je n'arrêtais pas de dire que pour désenfler une lèvre, une simple lame de rasoir suffisait…

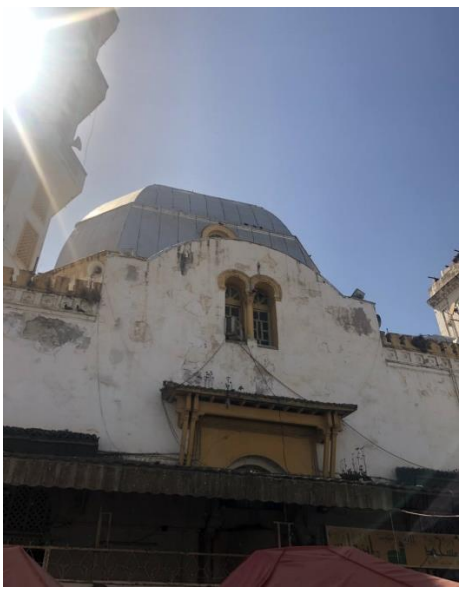
Ticharles menaçant me répétait que si jamais je l'approchais, il me tuerait sur place...Ah cette tendresse fraternelle...

L'embouteillage cessa pour nous aux Deux-Moulins où nous décidâmes de faire une halte, afin de prendre des nouvelles des Lebar, devenus âgés et restés seuls depuis que leur fille unique Jacqueline avait suivi son mari Georges fils de notre tante Estelle, à Blida où celui-ci avait racheté l'officine d'un vieux pharmacien, en plein dans l'avenue centrale toute bordée de palmiers et d'orangers.

Les Lebar résidaient dans une demeure célèbre dans tout Alger, construite par l'arrière-grand-père qui s'était fait une immense fortune dans le négoce avec la métropole. Généreux donateur, il gérait plusieurs fonds de bienfaisance, écoles, orphelinat, (l'alliance israélite c'était lui) et c'était aussi à lui qu'on venait s'adresser quand une famille était dans le besoin.



Bref, pour vous dire qu'il avait fait construire à lui tout seul la synagogue de la rue de Dijon. Je me rappelle les colonnes de marbres rares assorties aux grandes dalles et aux escaliers, la tévah (les non-juifs traduiront par la nef) entièrement faite de bois précieux et les immenses lustres de bronze... Après l'indépendance, elle fut abandonnée et tomba rapidement en ruines, jusqu'à ce qu'elle soit en l'état transformée en mosquée. On se contenta d'accoler un minaret sur la partie gauche du bâtiment.



On laissa aussi tomber en ruines la demeure des Lebar, les arabes ne voulaient pas y toucher, disant qu'elle était hantée par tous les ancêtres qui y avaient vécu depuis 1920.

Nous, notre synagogue, du moins celle de notre Grand Père Emile, c'était celle de la rue Volant, là où s'étaient mariés Papa et Maman, à la veille de la guerre 40. Cette synagogue était célèbre par sa tévah construite avec la proue d'un vaisseau de Charles Quint, si bien qu'on devait gravir un escalier à pic pour y accéder, l'escalier même qui avait été récupéré sur ce vaisseau.

Que je vous raconte l'histoire, elle en vaut la peine :

Charles-Quint, petit-fils d'Isabelle et Ferdinand, Empereur d'Autriche, roi d'Espagne sous le nom de Charles 1er, représentant de la chrétienté, combattit pendant des années l'Empire Ottoman.

En 1535, à la tête d'une flotte espagnole, il s'empare déjà de Tunis et la livre au pillage durant 3 jours. La ville compta 70 000 victimes. De nombreux juifs y sont massacrés et beaucoup d'entre eux sont capturés pour être vendus comme esclaves.

En octobre 1541, la flotte de Charles-Quint se présente devant Alger, débarque une armée à proximité de la ville et en fait le blocus. On dit même que les côtes africaines n'avaient jamais vu une flotte aussi impressionnante.

La consternation et la peur envahissent la communauté juive d'Alger.

Les synagogues ne désemplissent pas. Les juifs se réfugient dans le jeûne et la prière pour implorer leur salut.

L'issue fatale semble inéluctable.

Et voilà que la nuit du 23 octobre 1541 se déclenche une énorme tempête. Celle-ci fait des ravages dans la flotte de Charles-Quint. Celle dernière perd plus de 150 bateaux.

Les rescapés de cette armée en déroute se réfugient à Bougie, subissant le froid et la faim, avant de pouvoir rejoindre l'Espagne.

Cette incroyable issue a, pendant des siècles, été fêtée le 3 et 4 Hechvan, par un jour de jeûne à l'image du jeûne d'Esther suivi d'un jour de joie et de fête.

De nombreux poèmes ont été écrits pour célébrer cette occasion. Ils font partie du rituel algérois et étaient lus à chaque anniversaire de cette délivrance.

La communauté juive d'Alger a donc célébré un second Pourim dit Pourim de Hechvan, institué par les rabbins témoins du miracle.

Mais revenons au vieux couple Lebar, les pauvres ils était enfermés et esseulés. En plus, le mari avait contracté le typhus lorsqu'ils étaient encore nouveaux mariés, et il en était resté complètement aveugle.

La famille Lebar possédait aussi l'immense domaine, situé de l'autre côté de la route et qui montait à perte de vue jusqu'en haut de la colline, en s'étalant aussi de chaque côté, le tout sur des centaines d'hectares entièrement cultivés.

Pour gérer tout ça, ils avaient engagé un métayer indigène ultra compétent, même qu'il leur servait de chauffeur les rares fois où il leur fallait sortir.

Il fallait voir alors notre métayer troquer sa tenue de travail contre costume noir, cravate noire, chemise blanche, fez rouge sur la tête, fière allure au volant de l'immense traction avant 15 CV.

Le pauvre il a été égorgé après l'indépendance, considéré comme un valet du colonialisme....

A Ticharles et à moi, l'ambiance paraissait tellement lourde que l'on ne tardait pas à s'éclipser vers l'extérieur pour contempler la mer qui venait s'abattre en bas sur les rochers, dans des jaillissements d'écume.

Dans une crique, au pied d'escaliers taillés à même la roche, était amarrée une pastéra, cette fameuse barque restée célèbre pour avoir emmené le cousin Geoges en promenade solitaire, même qu'une baffane s'était levée, pas comme celle de Charles Quint mais quand même, et qu'après avoir essayé de lutter il avait eu la bonne idée de se laisser porter par le courant d'est jusqu'à la Pointe Pescade où il avait été finalement secouru. Quelle aventure !

Une fois repartis, ce fameux bol d'air resté célèbre entre nous n'avait toujours pas étanché notre soif, ce qui nous ramenait fatalement en rentrant à la case habituelle "glaçons-coco-carafes".

Babé Babette Elisabeth...

Devenu ado, à partir de 13 ans, il n'était pas rare que Tata Denise m'invite chez elle**,** rue Cavelier de la Salle, une rue de Bab el Oued qui débutait en haut du square Guillemin à droite, pour descendre ensuite en oblique vers le début de l'avenue de la Bouzaréah (je vous ai déjà prévenu que ces lignes s'adressaient aux initiés du quartier). Cela se passait surtout pendant les vacances de fin d'année, et ainsi pouvait-on aussi faire nos devoirs ensemble pour la rentrée.

Plan de Bab el Oued en 1960

Je crois me souvenir de la cage d'escalier et si je me trompe, y aura toujours Babé pour rectifier l'erreur.

En tous les cas moi, j'ai en souvenir une immense cage d'escalier qui desservait deux immeubles contigus, avec une double rangée d'escaliers en face à face jusqu'au dernier étage, lui aussi en double évidemment. Ces escaliers desservaient les paliers des différents occupants, mais pas directement : il fallait traverser, pour arriver aux portes palières, de véritables ponts suspendus à l'horizontale au-dessus du vide, avec juste une rampe de part et d'autre. Acrophobes s'abstenir, surtout avec la vue plongeante

qu'on avait du 5ème étage... On se serait cru franchissant une tyrolienne au-dessus d'un grand précipice, tout cela dans une symétrie parfaite qui donnait l'impression d'un immense espace fait de vides et de ponts... On se serait cru dans les reflets d'un gigantesque jeu de miroirs.

Si tout cela correspond à la réalité, ça valait bien la peine qu'on s'arrête trois minutes pour parler un peu de cette architecture insolite, née d'un auteur inconnu... Il doit bien y avoir son nom sur une plaque au-dessus de l'entrée, mais qui est-ce qui va vérifier aujourd'hui ? A savoir même si l'immeuble il tient encore debout, à cause de la cage d'escalier qu'elle tenait déjà que sur un fil...

Chez Babé, je dormais dans le petit salon, à gauche en entrant, dont la fenêtre était recouverte d'une tenture parce qu'elle donnait non pas sur la rue, mais sur le palier du 5ème étage, barreaux nécessaires pour le cas.

Au mur, je me souviens qu'un oud était pendu au mur juste au-dessus du lit (il faut prononcer H'oud comme avec un H aspiré, car en arabe comme en Hébreu, les mots sont sans aucune liaison entre eux et c'est pour cela qu'on les appelle chez nous "tévoth", on pourrait dire des nefs, c'est la traduction, chacune livrée à sa propre destination, pour ainsi dire..)

Au moment d'aller se coucher, Babé s'amusait à me répéter que ce h'oud, fait tout en carapace de tortue, avait appartenu à un ancêtre Bacri, du côté Tata Denise donc, et que celui-ci revenait quelquefois en pleine nuit égrener quelques notes d'introduction pour une chanson orientale dont la suite restait toujours en suspens, faute d'un chanteur présent peut-être...En tous les cas, pour m'impressionner complè-

tement, elle ajoutait que tout le monde était au courant, qu'on l'avait souvent entendu : bref le H'oud était hanté !

Oud en carapace de tortue

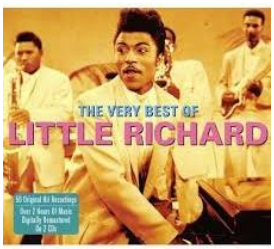
Moi j'arrivais à m'endormir, pas tout de suite quand même... Jusqu'à une certaine nuit où je me suis réveillé en sursaut : je venais d'entendre cette petite musique qui s'est immédiatement arrêtée quand j'ai ouvert les yeux. Rêve ou réalité ? Je reste encore sans réponse.

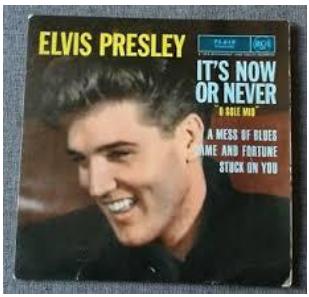
Sans ces peurs nocturnes, les journées, elles, se passaient tout en joie, en chansons que nous composions, et Tonton Georges à table me faisait littéralement mourir de rire...

L'année de mes 14 ans, sur le coup des deux heures de l'après-midi, débarquèrent deux copines de Babé du lycée Savorgnan de Brazza.

Electrophone Teppaz

Quand ces demoiselles en eurent assez d'écouter Little Richard crier Lucy, Neil Sédaka pleurer oh Carol, Elvis proclamer que c'était maintenant ou jamais et Paul Anka se torturer dans son crazy love, (à propos, vous saviez qu'il était passé au Majestic pour un seul soir, je vous dis pas le monde qu'on voyait de la fenêtre de la salle à manger, dommage qu'on y était pas, même qu'il faisait fureur dans tous les juke-box d'Alger, en tous les cas les copines de Babé y étaient), ces demoiselles, dis-je, demandèrent la permission de prendre le tram avenue de la Bouzaréah et de pousser jusqu'à la rue d'Isly, jusqu'aux Galeries de France, histoire de voir les rayons de fin de d'année, la mode d'hiver et tout quoi...





Nous voilà aux galeries de France, tandis que moi franchement, je commençais fermement à m'ennuyer et qu'il me tardait vraiment le chemin du retour...

Enfin dans le tram du retour justement, voilà que je vois ces demoiselles debout groupées se mettre à me regarder et à pouffer de rire, j'vous dis pas le malaise ! J'étais tourné par rapport à elles et elles n'imaginaient pas que moi je pouvais les voir en reflet sur la vitre du tramway.

Je devrais vous raconter tous les complexes qui m'ont assailli alors sans plus jamais me lâcher. Au moins mémoire et paroles retrouvées, vous m'écouteriez comme des Psy libérateurs, mais à quoi bon, de toutes les façons il est trop tard !

Allez, j'vous dis aussi la cerise sur le gâteau : figurez-vous que Maman m'avait trouvé pour l'occasion une tenue pas possible. Pantalon bleu marine avec socquettes blanches, chemise blanche, derby anglais marrons à lacets et... un magnifique gilet sans manche à col en V, couleur... vert amande pour que ça aille très bien avec mes cheveux et mes taches de rousseur !

Déjà que j'me sentais mal habillé comme ça... pendant que mes copains eux ils étaient en jeans délavés, mocassins et pull marins ! Pour l'heure c'était vraiment complet !

Les vacances d'été c'était beaucoup mieux, parce que Babé me faisait profiter des parrainages qu'elles avaient grâce à ses copines pour les bains d'El Kettany, un complexe sportif normalement réservé aux militaires officiers et sous-officiers résidant à Alger.

Tennis, volley-ball, piste de patins à roulettes, piscine olympique de 50 m., piscine olympique de plongeons, les deux à l'eau de mer filtrée, y avait de quoi faire !

A propos de sport, il faut que je vous dise que dans le cadre du lycée, et dès la classe de 5ème, Papa avait cru bon de m'inscrire au Club nautique d'Alger ; histoire de me faire les muscles, à ramer sur une yole de huit...

Quel régal tous les jeudis après-midi de traverser le port d'Alger au soleil, en filant à toute vitesse sous les engueulades du barreur !

Huit qu'on était j'vous ai déjà dit, et pour synchroniser tout ça, c'était pas de la rigolade.

Et puis il fallait attraper le bon coup de pelle : si vous alliez trop profond, vous freiniez le bateau aussi sec avec le risque de balancer tout le monde à la flotte, vous comprenez la résistance de l'eau sur l'aviron ? Et si votre pelle restait trop en surface, par la vitesse de l'embarcation elle se mettait en glissade et impossible de la récupérer tandis qu'elle cognait sur celles de vos co-équipiers. Le désastre dans les deux cas...

Aviron - Yole de huit

Par contre lorsque le pli était pris, j'vous dis pas comment ça filait à toute allure et comment on se prenait au jeu, surtout si on faisait une course...

De retour à la maison, je retrouvais Ticharles qui s'était ennuyé à mourir.

On reprenait rapidement nos jeux habituels :

- Football dans le couloir, avec bandeaux élastiques aux pantoufles, histoire qu'elles aillent pas s'envoler quand vous faisiez un shoot !

- Guerre des tranchées munis de lunettes de soleil, histoire de pas se prendre un élastique dans l'œil dès qu'on passait la tête !

- Tir à l'arc à flèches réelles trafiquées, cible posée sur les persiennes de notre chambre, déchiquetées qu'elles étaient à la fin du compte !

- Course de trottinettes, là on était plus petit, fenêtres chambre du fond au nord et fenêtre salle à manger au sud ouvertes, soit 25 m. de balcon + 25 m. de couloir, quelle folie !

Et puis plus grands, Ping-pong et baby-foot sur la table de la salle à manger, avec ou sans les copains....

Ainsi se déroulaient nos vacances à la maison...

La 202 à Antibes...

Toutes les années paires, la SGS offrait à ses salariés un voyage en métropole.

Ne croyez pas que ça aurait pu nous empêcher l'année précédente, alors qu'on restait sur place, de passer d'excellentes vacances.

Entre Guyotville et la Madrague, à l'Ilôt, un patelin où il n'y avait que la route et les rochers, Tonton Robert avait loué un cabanon pour continuer à travailler pendant que la famille se reposait, Tata Hermance ayant proclamé qu'elle avait droit à des vacances comme tout le monde. Il les rejoignait le soir et tout le week end.

On avait jamais mangé autant d'oursins de toute notre vie.

D'énormes plateaux d'oursins qu'on raclait de leurs coquilles pour en étaler le corail sur des tranches de pain, arrosé de citron ou de vinaigre qu'on dégustait sur la terrasse, et même que les adultes, pour accompagner tout ça, ils s'enfilaient des verres de vin blanc jusqu'à ce que Papa immanquablement se mette à chanter "la petite espagnoletta", et que tout le monde reprenait en choeur, "perqué ! perqué !").

Le matin, tout le monde ou que les volontaires selon les fois, on enfilait nos chaussures de caoutchouc, on prenait chacun un masque et une espèce de long harpon, et je vous dis pas le nombre d'oursins qu'on se faisait dans ces rochers, à 1m ou 1,50m de profondeur pas plus. "Aller faire les oursins", pas pêcher, pas même ramasser, voilà comme on disait !

On en ramenait des dizaines et des dizaines, que Jeannie et Colette coupaient en deux avec un tranchoir spécialement prévu, entention les doigts s'il vous plaît, et le repas de midi il était prêt...

Ah quelle belle vie !

Revenons à l'été 1958 où, grisé par les bienheureux évènements de Mai 58, Papa se prit à décider d'un nouveau voyage en métropole pour ses congés.
Il ne se doutait pas du tout encore qu'on aurait tout loisir d'y être dès 1962, et à jamais...

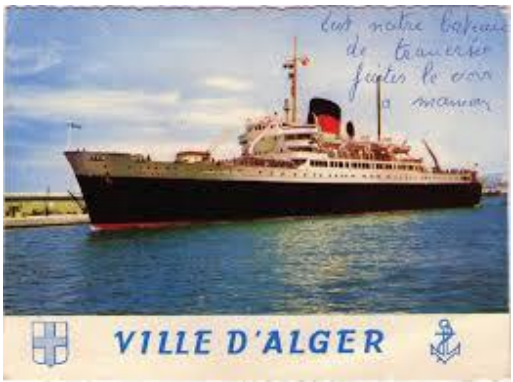
Alger - la sortie du port

Il fut décidé qu'on débarquerait à Marseille, pour voir Tata Estelle, et qu'ensuite on filerait vers la Côte d'Azur, histoire pour Papa de revoir tous les endroits liés à son service militaire dans les chasseurs alpins.

Pour tout cela Caroline serait l'outil essentiel du voyage, d'autant plus que tout le transport de la famille, voiture comprise, était pris en charge par la SGS.

Ce n'était pas la 1ère fois que nous embarquions ainsi pour la France avec la 202, je me souviens d'un mois entier à Evian, puis une autre année à Vittel, Contrexeville, Gérarmer, Strasbourg...

La veille du départ Papa nous emmena Ticharles et moi voir la 202 être embarquée à fond de cale, accrochée à un filin de grue, en train de se balancer dans les airs (les car-ferries, ce sera pour bien plus tard).



Le Ville d'Alger

A notre arrivée, elle nous attendait sagement sur le quai, devant le hangard J3 où le Ville d'Alger nous avait débarqués.

A l'époque, pas l'ombre d'une autoroute, et le voyage dura des heures jusqu'à Nice où Papa avait loué un meublé tout en haut de l'avenue Masséna.
Pipop âgée de 18 mois voyageait entre nous deux perchée sur un siège pliant en toile qui s'accrochait sur le haut de la banquette arrière, bonjour la sécurité !

Au début on allait tous les jours sur la plage de Nice, devant le Beau Rivage, sous notre célèbre parasol amené depuis Alger dans la malle arrière.
Franchement c'était pas terrible, ces galets qui nous faisaient mal aux pieds, cette mer verte et profonde tout de suite après le bord, on en regrettait presque d'avoir abandonné notre Madrague.

C'est alors que Papa nous fit découvrir Juan les Pins et sa plage dorée. Pas encore grand monde à l'époque, le rêve quoi !

Antibes 1958

On n'avait jamais vu ça, il y avait tous les 100 m. des radeaux amarrés au large, qui servaient de solarium et surtout de plongeoirs grâce à un tremplin fixé au bord. Le nombre de plongeons qu'on se tapait dans la journée dans une eau limpide, je vous dis pas...

Pas de frites à la sortie, mais des crêpes au grand marnier achetées au camion, ça nous changeait un peu.

Des fois on se baladait dans les rues d'Antibes pendant une bonne partie de la soirée.

C'était l'époque où Sidney Bechet jouait au Vieux Colombier, avec l'orchestre de Claude Luter, et souvent tous les musiciens se déplaçaient en fanfare dans la rue, façon parade de la Nouvelle Orléans. Quelle ambiance maman chérie !

Un jour, on est tombé sur les frères Ankaoua, Robert et Maurice, encore célibataires à cette époque. Quelle folie ils nous ont fait à tous les deux, et la vie de patachons qu'ils avaient !

Robert étaient le plus impressionnant des deux, grand, blond, athlétique, les yeux bleus, il avait quitté

Miliana sa ville natale en 1940 pour gagner Londres, où il était s'était engagé dans la RAF pour devenir pilote de chasse.

Moi qui avait lu la série entière des romans racontant les aventures du Capitain Bigglesworth, en Hurricane ou en Spitfire, au-dessus de la Manche, de Singapour ou la Malaisie (contre Messersmiths ou Jap zéros), je brûlais de toutes les questions que j'aurais voulu lui poser.

Ils avaient loué une villa sur les hauteurs, en pleine pinède, où ils nous invitèrent spontanément à partager leur dîner et même à dormir.

Dès notre arrivée, Robert m'a appelé depuis l'une des chambres : il en ouvrit alors la penderie pour me montrer son blouson et sa casquette d'aviateur anglais qu'il avait gardés et dont il ne s'était plus jamais séparé (peut-être un voeu, allez savoir. En faisant cela, j'ai vu son regard s'obscurcir, comme si subitement il venait de penser à la mort, celle de ses amis, ou celle à laquelle il avait lui-même échappé.

Pour toute la soirée, je pensais qu'il vaudrait mieux ravaler mes questions, pour ne pas gâcher l'ambiance qu'ils mettaient.

Ils nous avaient tous affublés d'un nom d'indien, y compris Papa Maman et Pepop, et ils s'etaient mis à faire la danse du scalp autour de la table avec Ticharles et moi.

Souvenir inoubliable d'une soirée entière à tous parler un jargon sorti tout droit d'un mauvais western, un bandeau autour de la tête... Ils savaient vraiment comment amuser les enfants ces-deux-là !

C'est vrai que bien après, Sauveur nous avait projeté un film qu'il avait tourné vingt ans plus tôt, dans l'en-

trepôt de Saint Ouen nouvellement acquis pour lancer une affaire de chaussure en gros qui allait faire leur fortune.

Affolant, génial, on aurait dit les Marx Brothers en personne !

Et comme tout a une fin, nous allions reprendre de nuit la route vers Marseille, en compagnie de Sauveur et Jocelyne, Marilyne et Edith toute petite, qui revenaient de leurs vacances à Sospel.

Sauveur, avec sa traction 11 CV légère, nous laissa passer parce qu'il avait une confiance très limitée en la 202, et comme ça il garderait un œil sur nous.

Sauveur et sa famille avaient en effet quitté Paris, sans doute pour que Jocelyne puisse profiter de ses parents. Il avait ainsi rompu l'association avec ses frères et avait racheté, grâce à la revente de ses parts, une petite usine de bonbons acidulés qui tournait pas mal du tout.

Ils avaient ainsi élu domicile dans un appartement très bourgeois, du moins à l'époque, situé au 88 du Bd de la Libération... Ce même appartement qui aurait dû nous échoir à notre retour d'Algérie, mais voilà, le pas de porte demandé était beaucoup trop cher.

Au bout d'un moment, déjà engagés sur la route de l'Estérel, Sauveur commença à nous lancer des appels de phares très saccadés, comme s'il voulait nous dire un truc très important.

Papa nous demanda ce qu'il pouvait bien vouloir, on se retourne vers l'arrière à genoux sur les coussins, et alors quel spectacle...!

La 202 s'était mise à cracher des étincelles de son pot d'échappement, un flot d'étincelles en continu, je vous dis pas la frousse de Sauveur qui avait peur

que la voiture ne s'embrase à tout moment, ou même qu'elle embrase tout le long de la route toute la forêt de l'Estérel de la Londe et des Maures.

Papa disait qu'on avait pas le choix et qu'il fallait continuer, d'autant plus que la voiture n'avait jamais si bien marché.... Sauveur quant à lui n'arrêta pas pendant toute la route de crier "Chémah Israël", nous dit Jocelyne après coup.

Il n'avait pas tort de s'affoler, Sauveur, parce qu'une fois à Alger, Fabien déclara qu'un piston devait frotter quelque part et que si jamais une étincelle était remontée à l'arrivée d'essence, j'vous dis pas la suite....

"A ce stade-là, il ne restait plus comme solution qu'un échange standard avec un autre moteur d'occasion, ou alors une nouvelle voiture"...
Vu ce que Papa venait de dépenser pour nos vacances, il opta bien vite pour l'échange.

Quant à Sauveur, changement de moteur ou pas, il jura qu'il ne nous accompagnerait plus jamais sur la route, du moins tant que Papa garderait son tas de ferraille comme il l'appelait.

Avec Ticharles, pour rigoler, on se dit qu'il se mettait gravement à la merci d'une bouffée noire vengeresse...

Allez savoir avec cette voiture !

Il tint parole car l'été suivant, de retour à Alger depuis l'après guerre, en vacances cette fois, il fit amener sa propre voiture, comme pour affirmer sa complète indépendance.

Nous cédâmes volontiers notre chambre, car on aimait bien Sauveur quand même, avec son sourire un peu moqueur et ses yeux pétillants.

Robert et Maurice à la Madrague....

Durant ce mois-là, lors d'un Dimanche habituel à la Madrague, nous vîmes arriver sur le sable Sauveur en compagnie de ses deux frères venus pour un pèlerinage à Miliana. Profitant de la présence sur place de leur frère aîné, ils voulaient aller se recueillir tous les trois sur la tombe de leurs parents.

Passées les retrouvailles, les récits, les racontards, la plage avait fini par se vider quelque peu au soleil couchant.

Seuls restaient les familles Sebaoun, Smadja, Timsit, Melki, et Tonton Edouard avec Manou, Tata Mireille et ses enfants, chacune sous son parasol.

Plus deux militaires en permission...Ils avaient voulu profiter d'une journée de plage les pauvres ;

C'est alors que tout a commencé, les deux frères ne tenant plus de se lancer dans leurs facéties burlesques habituelles.

Peut-être qu'ils se sentaient bien sur la plage, à cette heure tardive et comme en famille...

Au bord de l'eau, ce fut la danse de la pluie, une serviette enroulée autour de la tête avec un peigne en guise de plume.

Puis, revêtus d'une grande serviette de bain en guise de paréo, ils entamèrent, en tapant sur des seaux de plage, une danse à la mode à l'époque appelée tamouré. Fallait les voir se trémousser en claquant leurs genoux, en lançant des houah houah saccadés, une vraie fête tahitienne quoi...!

Tout le monde se mit à applaudir frénétiquement avec des bravos, y compris nos militaires debout pour la circonstance.

Ils avaient débarqué il y a six mois et sans même le temps de connaître la ville, on les avait dirigés pour

un convoi vers les Aurès. C'est la première fois qu'ils rigolaient comme ça !

Et puis Maurice plongea dans l'eau après une élégante cabriole, fit quelques brasses vers le large et se retournant vers la plage, il se mit à lancer des cris, des youh youh, à faire l'otarie, puis il menaça d'enlever son maillot et de sortir tout nu de l'eau... Je vous dis pas les rires et les cris de tous, spécialement de ces dames...
Après bien des menaces de le faire ou de pas le faire, il le fit !

Alors les cris redoublèrent et s'amplifièrent au fur et à mesure qu'il s'approchait du rivage en agitant son maillot à bout de bras...!

Coup de théâtre, il sortit de l'eau certes, mais avec un tout autre maillot, dont il s'était revêtu sous le premier.

C'est qu'il avait le sens de la scène, celui-là !

Le lendemain, les trois frères partirent en voiture vers Miliana, mais ils furent refoulés vers Alger dès le premier barrage.

Un officier leur expliqua que leur motif ne justifiait pas la formation de tout un convoi pour les escorter.

Nous, nous avons raccompagné le soir même les deux militaires dans leur cantonnement, ils devaient repartir le lendemain très tôt sur leur piton...

L'un habitait Paris, avenue de la Grande Armée, près de l'Etoile, un étudiant très bourgeois qui avait rompu

son sursis pour venir défendre cette partie de la France.
L'autre originaire de Lille, était là par force, sans grand enthousiasme pour la cause de l'Algérie française.

Moi j'en ai profité pour poser toutes les questions qui me passaient par la tête :

- A quoi servaient les hélices de queue des Alouettes ou des Sikorskys qu'on voyait passer à ras de notre maison ?

- Pourquoi les obus de DCA éclataient-ils même sans avoir atteint leur cible ?

Spitfire de la RAF

- Comment une mitrailleuse d'avion de chasse pouvait-elle tirer à travers l'hélice, sans gravement en endommager les pales ? etc... etc... etc...

Je ne sais pas ce qu'ils ont dû devenir ces deux-là !

Peut-être qu'on les a comptés parmi les 20.000 victimes du contingent, peut-être pas...

Peut-être que le 1er a rejoint le putsch en 61 ? Allez savoir...!

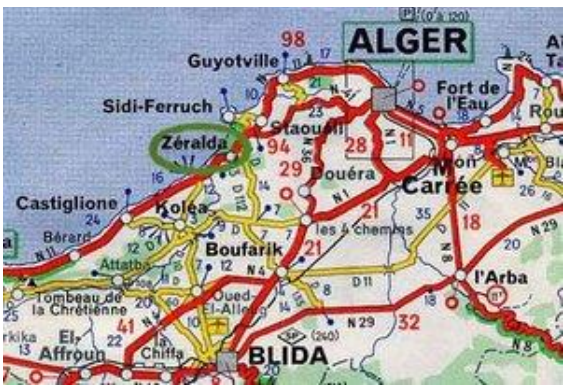
La 202 à Zéralda...

C'était le Lundi de Pâques de l'année 1959.

La famille avait décidé une excursion en forêt avec pique-nique, Tonton Robert avec son fidèle camion, Papa avec notre moins fidèle 202 et...Tonton Henri venu exceptionnellement de Paris pour ramener avec lui Tata Hilda, chez nous depuis plusieurs mois, dans le but de seconder maman qui se remettait mal d'une pleurésie infectieuse.

On décida de ne pas s'arrêter cette fois-ci à Sidi-Ferruch qui serait ce jour-là surpeuplé, comme tous les ans...

La destination finale de cette randonnée serait la forêt de Zéralda, une dizaine de kilomètres plus loin, où nous serions plus tranquilles.



Carte Alger - Zéralda

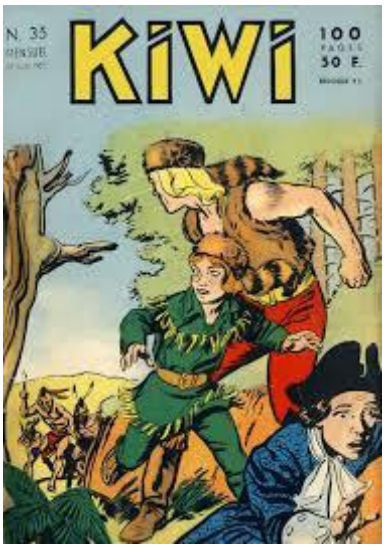
Fait unique dans les annales, Tata Lucia avait convaincu Mémé de venir avec nous, histoire de ne pas la laisser seule toute une journée, et, fait tout aussi unique, il y avait aussi Tonton Léon qui ne s'était pas trop fait prier finalement.

Mémé avait choisi de monter dans notre voiture qu'elle trouvait très confortable et qu'elle appréciait

particulièrement. Allez comprendre les vieilles personnes, elle était vraiment la seule !

En réfléchissant bien, je crois comprendre que c'était à cause de l'ouverture de la porte passager, de l'avant vers l'arrière, qui lui donnait un confort particulier pour entrer s'assoir vraiment à son aise.

On installa tables et chaises de toile, en réservant pour Mémé un large fauteuil, ravie de respirer l'odeur des aiguilles de pins, agitant son éventail des beaux jours. Immanquablement, c'était à chaque fois qu'elle remarquait la rousseur de mes cheveux au soleil, elle me racontait l'histoire de l'oncle Jacob, rouquin comme moi et avec le même prénom, qui était parti faire fortune en Alaska, grâce au commerce des peaux achetées aux Indiens... Nous le Grand Nord ça nous parlait, à Ticharles et moi, fervents lecteurs de Kiwi la bande dessinée qui retraçait les aventures de Miky le petit trappeur et de ses amis Blake le Roc et Double Rhum.



Kiwi, la bande dessinée

Nous étions désolés d'apprendre qu'une parisienne lui avait croqué toute sa fortune en un rien de temps et qu'il avait dû tout bredouille rentrer à Alger. Papa avait une histoire du même genre, avec l'oncle Armand, du côté Benyounès, parti courir aventure à Paris, et tombé follement amoureux d'une femme, au point d'être amené au suicide. Tragique non ?

Nous étions assez fins pour comprendre la leçon : malheur à ceux qui s'avisaient de quitter la terre natale !

Nous, de toutes les façons, on aurait jamais pensé quitter la maison comme ça, rien que pour voir ailleurs, il aurait fallu être complètement fou !!!

Les voyages Paris-Alger se passaient à l'époque en Bréguet-deux-Ponts pourvu de quatre moteurs à hélice, à une vitesse croisière de 280 Kms heure, soit 7 heures de trajet en trous d'air continus. Les passagers à l'arrivée s'en trouvaient autant malades qu'épuisés...

Bréguet-deux-ponts

Tonton Henri semblait ne pas s'en être encore complètement remis, néanmoins il avait semble-t-il décidé de se détendre pleinement.

Dans cette perspective, il se dirigea vers la Traction Avant que son beau-frère avait mis à sa disposition et chez qui ils avaient été hébergés. Il ouvrit la malle arrière, s'affubla d'un torchon noué sur la tête ainsi que d'un tablier autour de la taille, il sortit une énorme plaque de calantita encore toute chaude, préparée le matin même par Tata Hilda...

Plaque de calentita

Muni d'un couteau dont il se servit du manche pour taper à grand fracas sur les bords de l'épaisse tôle, il s'approcha des tables en criant "calantita toute chaude", en déclenchant les rires et les bravos. Arrivé devant Mémé, celle-ci, dans son sourire pincé habituel, ne put s'empêcher de glisser un "comme ça vous va bien" assassin ...

Bonjour l'ambiance !

Vexé et soudain blême, il ôta aussitôt son accoutrement, alla s'asseoir à l'écart et ne desserra plus les dents de la journée, sans plus parler ni même manger. Papa nous expliqua que les gens qui revenaient à Alger après être partis de longues années, s'en trouvaient tout déséquilibrés en retrouvant ce mode de vie qu'ils avaient oubliés, lui en particulier qui passait sa vie sur les routes et par tous les temps, à essayer de placer les caisses de vin qui lui permettraient de gagner décemment sa vie.

Il n'avait pu c'est sûr, s'empêcher de penser à la villa de sa Grand-Mère à Saint Eugène, lorsque celle-ci préparait les confitures de jasmin et de fleurs d'orangers et que l'air s'en trouvait tout embaumé...

Villa de St Eugène

Finalement tous ces gens sans exception nous enviaient d'avoir eu la sagesse de rester chez nous.

Pourvu qu'ils nous mettent pas les yeux tous ceux - là, sans penser à Tonton Henri en particulier, mais quand même...!

Faut dire que tout le monde croyait au mauvais œil à Alger, et chacun voulait s'en préserver à sa façon :

Les Arabes et les Juifs, avec les mains de fatma suspendues partout, sur les murs et sur les cous,

Les Espagnols avec les chaînes de piments rouges suspendues aux fenêtres,

Les Italiens avec des mains cornues en collier....

Beaucoup plus tard, Tonton Edouard nous avait raconté qu'arrivé à Paris après l'exode, il était entré dans un cabinet immobilier tenu par une maîtresse-femme. Celle-ci lui avait dit un jour avec un aplomb pas possible : "Oh vous les Juifs Pieds-Noirs vous n'avez pas à vous plaindre d'avoir quitté l'Algérie, vu comment vous avez tous réussi à Paris !"

Et tonton Edouard aussi sec : "Madame, je vous reçois 5 sur 5, dans vos yeux je vois la vérité !" Façon pour lui de rentrer sa colère…

Effectivement, le Samedi suivant, à table, la suite sembla donner raison à Papa.

Tonton Henri, crispé, avait très peu touché à son assiette. Il déclara soudain :"Je ne comprends pourquoi vous persistez tous à vouloir rester accrochés à ce pays, si vous continuez, vous allez tous un jour partir à la nage !"

De Gaulle à Alger "je vous ai compris!"

Papa répliqua que c'était tout à fait impossible, qu'il avait assisté sur place au discours de Gaulle, à toute cette fraternisation toutes communautés confondues, à cet espoir dans un avenir de progrès en témoignage duquel toutes les femmes arabes s'étaient mises à brûler leur voile, dans un énorme feu de joie qui leur donnait spontanément le statut de citoyenne française à part entière... et tout et tout...

Fraternisation

Il fallait ajouter à cela que depuis tous ces évènements, l'Algérie était entièrement pacifiée aujourd'hui, Massu s'étant chargé des villes avec ses bérets rouges, Bigeard le djebel avec ses bérets verts, avec toute l'armée du contingent pour consolider le tout. Bref le FLN était vaincu, militairement et sans plus aucune audience dans la population indigène.

" Tout cela est bien joli, sauf que de Gaulle ne veut plus de l'Algérie ! "

De source bien informée, il avait dit à son premier ministre, Michel Debré : " Comment croyez-vous que l'on puisse garder l'Algérie sans bougnouliser la France inexorablement et complètement !"

Tonton Henri nous sembla très introduit dans les milieux gaullistes. Il faisait en effet partie des compagnons de la libération de la toute première heure et il avait gardé un contact très étroit avec eux. Pour preuve, il exhiba sa carte du SAC, signée par Charles Pasqua en personne. Il fallut alors nous rendre à l'évidence, notre oncle faisait partie des barbouzes à de Gaulle, quel mal ils allaient nous faire ceux-là !

Nous on comprenait plus rien !

Tous au Forum !

Et alors qu'est-ce que ça pouvait bien faire que des citoyens français venant de départements français, quelle que soit leurs origines, puissent se déplacer vers d'autres départements français. Il était plus raciste que les racistes pied-noirs eux-mêmes, celui-là !

Et alors qu'ils aillent en métropole et alors ? Nous de toute les façons on serait resté peinard dans notre quartier Nelson, près du Café Riche et du Majestic, avec nos sorties à la Madrague, Sidi-Ferruch et Fort de l'eau, avec le cinéma une fois par semaine, le Majestic bien sûr, et puis aussi le Marignan, le Trianon, le Versailles etc... histoire de voir les derniers films venus de Paris avec les trois mois de décalage habituel...

En tous les cas, j'espère qu'il se retourne tous les jours dans sa tombe de Collombey, rien qu'à voir la France, dans quel état elle est !

On ne pourra pas reprocher à Papa de n'avoir pas essayé de nous extirper d'Algérie, une fois en 1957 pour nous faire échapper aux attentats meurtriers du FLN (je nous revois sauvés de justesse de la bombe du Milk Bar à la rue d'Isly), une autre en 1961 où un départ en masse, qu'il aurait mieux valu anticiper, s'avérait inexorable.

A l'automne 1957, la direction générale de la SGS à Genève proposa à Papa un poste de Directeur de sa succursale de Rouen. L'offre paraissait alléchante et il fut décidé que Georges Laskar partirait en stage pendant un mois pour prendre contact avec son nouveau poste et ses nouveaux employés.

Hélas le brouillard givrant de ce mois d'octobre, de même que la froideur des habitants et des employés eurent raison de sa meilleure volonté. Au bout de quinze jours à peine, le voilà de retour à Alger.

Vous nous voyez à Rouen ?

A table, il nous raconta ses déboires, parmi lesquels la journée de Kippour passée à la grande synagogue.

Pour ceux qui connaissaient Papa, vous savez qu'il se levait toujours pour nous raconter une scène vécue, gestes à l'appui.

On était pour ainsi dire plongé dans une vraie tranche de vie.

Et le voilà debout, en train de nous mimer les salutations des fidèles entre eux : chapeautés (mime du chapeau soulevé), gants à la main (il avait pris pour l'occasion sa serviette de table), soudain raide comme un parapluie, il prononça avec un accent affecté : "Tous mes vœux mon Cher ! "

La synagogue de Rouen

Ticharles et moi, on se roulait parterre de rigolade ! Mais qui étaient donc ces extraterrestres !

Nous, à la rue de Dijon, entre les cousins Dahan, Zerbib, Lachkar, soit tous les petits fils de Tata Justine, Tata Léonie, Tata Fortune et Tata Mounette celle qui faisait les meilleures galettes blanches de tout Alger, on remplissait cinq rangées de bancs, même que le rabbin il s'arrêtait pas de nous faire taire !

Bref, la page de Rouen fut vite tournée...

La seconde fois en Avril 1961, Tonton Robert, déjà installé à Marseille depuis deux ans, essaya de le débaucher de la SGS pour lui proposer un emploi très lucratif qui lui semblait à sa mesure, disait-il. Il avait vendu son affaire à Alger avec un copieux bénéfice, et fondé un grand commerce de gros, rue Sainte, pour lequel il avait acquis l'exclusivité (c'était la troisième, il avait la bosse du commerce décidemment) des produits Gilac, grande innovation à l'époque.

Il s'agissait, pour Papa d'avoir une carte de représentation unique de la marque, et cela pour tout le sud de la France.

Vous auriez vu Papa trimbaler sur les routes ses collections de vaisselle plastique pour essayer de les fourguer à tous les droguistes du coin ? Nous non ! Et d'abord lui non plus !

Collection Gilac

Histoire de dire qu'il aurait quand même essayé, il s'aventura dans quelques quartiers sans grande conviction, cassa littéralement la 403 fourgonnette de Tonton Robert à un carrefour, et rendit son tablier...

Pour comble de malchance, le putsch d'Alger éclata alors qu'il allait juste embarquer à Marignane ! L'Algérie coupée du reste du monde et quatre jours qui lui parurent une éternité....

Décidément nous étions prédestinés à boire la coupe de l'Algérie jusqu'à la lie ! Nous en avions savouré le meilleur, restait à en ingurgiter le pire.

Le delco... et Poumette

Je rappelle que Papa, en Décembre 1960, avait fini par se séparer de notre célèbre Peugeot 202 pour acquérir, avec ses "gratifications de fin d'année", une Simca aronde "gris perle" (c'est maman qui avait choisi la couleur), flambant neuve...

Encouragé par cette initiative, et surtout par les recettes de son magasin de la rue Sadi Carnot qui avaient décollé cette année-là, Tonton Edouard s'était lancé dans une acquisition strictement identique : seule la couleur différait, sa Simca à lui était bleu clair.

Et voilà nos deux véhicules étincelants, garés côte à côte dans la forêt de Sidi Ferruch, un dimanche après-midi de tiède hiver algérois, sous le regard heureux et satisfait de leurs deux propriétaires.

Soudain une réflexion d'Edouard se mit à rompre ce silence contemplatif :

"Tu sais que mon vendeur m'a confié un truc contre le vol de ce type de voiture !"
"Ah oui dit papa, mais ça m'intéresse !"
"Le delco dans ces voitures est placé dans un endroit très accessible et il suffit de le débrancher lors d'un stationnement prolongé."

Et voilà nos deux capots soulevés côte à côte ce Dimanche, sous le coup de 18 h, à la nuit tombante, en cet après-midi de tiède hiver algérois....

On repère vite les fameux Delco en haut à gauche des deux moteurs strictement identiques et pour cause, mais c'est Papa qui, toujours le plus impulsif, se risque le premier à l'opération de déconnexion.

Mais quel est donc ce mauvais esprit qui a poussé notre Père à cet acte irréfléchi ?

Un delco

"C'est ultra facile" dit-il , brandissant le fameux delco d'une main victorieuse.
"On va voir si c'est aussi facile de le rebrancher..."

Il est plus de 20 heures, la nuit d'hiver un peu moins tiède est tombée depuis fort longtemps, les hommes s'affairent autour du capot grâce à une lampe électrique rescapée de la 202, après une longue expérience de pannes souvent nocturnes. Les femmes se sont regroupées avec Pepop évidemment, comme par instinct de survie, dans le véhicule bleu toujours en état de fonctionner, fort heureusement.

"Et si on rentrait en laissant la voiture", se risqua Maman, "personne ne pourra la voler dans l'état où elle se trouve" ?

"Une voiture toute neuve, tu n'y penses pas, rentrez si vous voulez, moi je resterai dormir à l'intérieur" !

21 h, le couvre-feu est tombé...
21h 30, plusieurs phares à l'horizon sur la route...
Un convoi de bérets verts en route pour Zéralda, (le 1er REP vers son cantonnement)...

Quatre hommes sautent du premier camion, pistolets mitrailleurs au poing. Explication....réparation.....saufs conduits aux conducteurs pour pouvoir rentrer...

Papa jura au Capitaine que jamais plus il ne toucherait au delco...

Quelques mois plus tard la Simca Aronde P60 gris perle disparaissait au "Champ de Manœuvre" volée en vue de quelqu'obscur attentat...

Pour moi, prenez ça comme vous voulez, j'ai toujours pensé que Papa, par l'entremise de Tonton Edouard, avait été saisi d'une espèce de démon vengeur qui l'avait fait commettre un acte irrémédiable dont le but visé était de nous laisser tous là en pleine forêt, la nuit, dans l'angoisse et sans espoir. Rappelez-vous la 202, malgré toutes ses facéties et ses pannes, jamais elle nous aura laissé en plan comme ça au bord de la route !

C'est clair, l'acte était signé, j'en aurais mis ma main au feu !

Un chat dans le moteur...

Prenez-moi pour un fou, c'est comme vous voudrez, mais je ne peux m'empêcher de penser que l'histoire qui va suivre n'est autre qu'un nouvel épisode d'une vengeance encore inassouvie de notre ex-Caroline...

Voilà Papa revenant du bureau le soir, avec tout le plaisir qu'on peut éprouver en faisant ronronner sa voiture flambant neuf, un moteur P 60 Rush avait dit le vendeur... "Vous verrez, un vrai tigre !"

Ce soir-là, en guise de tigre et de feulement, ce furent des miaulements aigus et répétés en continu que Papa sut saisir venir du moteur...

Arrêté à la 1ère station-service venue, moteur éteint, silence absolu !
On remet le moteur en marche, aussitôt les miaulements reprennent.

"Vous avez un chat qui est coincé quelque part, et si jamais il se prend dans le ventilateur, j'vous dis pas les dégâts !" Affirma le pompiste... Et voilà nos deux hommes, lampes à la main, en train de fouiller tous les recoins du moteur de la Simca, essayant de mettre la main sur ce maudit chat, ce qui leur prit une bonne demi-heure entrecoupée par des clients franchement inopportuns...

Mais quel est donc cet esprit malin qui a poussé ce chaton à quitter sa mère, pour aller escalader la roue d'un véhicule garé là et pas n'importe lequel s'il vous plaît, et enfin se cacher à l'intérieur du moteur, dans l'attente que son propriétaire se mette en quête de le récupérer ! Vous peut-être non, mais moi ; j'ai la réponse...

Voici donc Papa arrivé à la maison, un sachet de papier à la main, d'où il se mit à extraire une boule de

graisse de voiture apparemment vivante, puisqu'elle se mit à bouger et se faire entendre doucement. Là-dessus, il fila à la salle de bain plonger ladite boule dans un bain de lessive, pour un récurage digne de ce nom. Si la pauvre bête en réchappa, c'est qu'elle avait la vie dure...

Surprise, la boule était devenue une minuscule touffe de poils fauve, avec des yeux bleus perdus d'effroi, tremblante de peur ou peut-être à cause du bain... Pipop la surnomma aussitôt Poumette, j'ai oublié de vous dire qu'il s'agissait d'une femelle, mais nous on préféra Brigitte, c'était un prénom à la mode, venu directement d'une autre Madrague, plus lointaine celle-là.

Poumette - Brigitte

On lui donna une tasse de lait chaud qu'elle avala d'un trait tant elle était affamée, puis on la fit dormir dans une boîte à chaussures capitonnée de chiffons.

Je m'attachais rapidement à elle et ce fut réciproque.

Malheureusement elle se montra inéducable sur le plan de l'hygiène, malgré toutes les directives que l'on ait pu prendre pour l'amener à sa caisse de sciure... Néanmoins j'étais content de m'être trouvé un animal de compagnie. Comme tous les chats, elle adorait jouer avec tout ce qu'elle trouvait, mais elle

aimait par-dessus tout se fourrer près de moi, tout en ronronnements. Au réveil elle me grimpait sur le dos, et quand je travaillais à mon bureau, elle se lovait dans un chapeau que je laissais à dessein tout près de mes cahiers.

J'arrête pour l'instant avec ces communes histoires de chat, pour nous faire concentrer sur ce chapeau dont je viens de vous parler. Figurez-vous que ce fameux chapeau avait auparavant servi à Ticharles, lorsqu'il se lançait dans un de ses tours de chants restés célèbres dans toute la famille. Quant spécialement on recevait du monde, il s'affublait alors de cet objet fétiche, montait debout sur une chaise de la salle à manger, et il adorait se mettre à chanter : "j'me suis acheté un beau chapeau..." Sacha Distel en personne ! Après les applaudissements attendus, il bifurquait sur "l'oiseau bleu", en refaisant tour à tour les voix de l'enfant puis du Monsieur : "Dis Monsieur, bon Monsieur, est-ce que la terre est ronde ?... etc... etc...

Mais alors attention ! Si jamais vous aviez esquissé un petit rire, ou pire si le fou-rire vous prenait, gare à la casse, et là Eddie Constantine redevenait Lemmie Caution avec coups de poings, coup de pieds, pour se cloîtrer ensuite pour des heures dans sa

chambre... Ainsi se terminaient souvent les célèbres tours de chants de Ticharles !

Revenons maintenant à la bien-aimée Poumette-Brigitte, dont l'idylle ne dépassa pas trois mois hélas.

Excédée de ramasser des crottes et du pipi, Maman la mit un beau jour dans un panier et la descendit pour la proposer à la charcutière de la rue Eugène-Robe sous les arcades, qui l'adopta aussitôt, vous dire la beauté de cet animal, bien que Maman répétât sans arrêt que c'était juste un chat de gouttière, kabyle de surcroît, qui serait toujours indomptable, et tout et tout ...

On aurait dit presque qu'elle parlait d'une belle-fille !

Moi j'en fis toute une maladie, inconsolable que j'étais pendant des semaines.... Jusqu'à ce que les évènements nous fassent vraiment penser à d'autres choses...

Encore plus avec un certain recul, je reste persuadé que cet animal a été mené par une force malveillante qui a ourdi tout un scénario aboutissant au déchirement final tant redouté, tout comme pour une voiture tant attachée à une famille en lui ayant donné tant de bonheur, le fait d'avoir été jetée comme ça à transporter chèvres et poules...

Pareil lorsque Papa s'est fait voler sa nouvelle voiture, attendue depuis des années : c'est bien là encore l'oeuvre d'un scénario déjà tout monté. Il fallait lui aussi qu'il subisse l'épreuve du déchirement !

Mais attendez, ça n'est pas encore fini sur ce chapitre hélas.....

Le chaos s'installe...

Les évènements sont prévus pour s'enchaîner comme ça les uns aux autres, jusqu'à ce que la tragédie se profile à l'horizon du destin, devenant inéluctable, et le moment arrive où elle s'abat dans toute sa cruauté, tout comme dans une tragédie qu'aurait pu écrire Sophocle lui-même...

Impossible désormais de vous raconter ces souvenirs comme je l'ai fait jusqu'à présent, en désordre et comme ils venaient, vous seriez incapables de vous retrouver dans ce qui fut la fin de l'Algérie française.

J'adopterai dons désormais pour ce dernier chapitre, pour votre confort cérébral et pour le mien aussi, le mode chronologique. On a rien prévu de mieux pour raconter l'histoire.

Départ d'Alger du gouverneur Jacques Soustelle

En préalable, pour bien vous mettre dans l'ambiance, je me dois de vous préciser que les manifestations de là-bas n'avaient rien à voir avec celles d'aujourd'hui, où, quand la CGT par exemple a réussi à faire défiler 20 000 personnes (5 000 selon la police), on se gargarise d'un franc succès ...et tout... et tout !

Chez nous c'étaient minimum 200 000 personnes, et on n'osait parler de succès que si on avait abouti, sinon à quoi bon avoir amassé tout ce monde, j'vous le demande ?

Aussi loin que je puisse remonter en arrière, je me souviens du départ de Jacques Soustelle, le 2 Février 1956 :

200 000 personnes massées tout le long de son parcours, dans sa voiture au fanion de Gouverneur de

l'Algérie, pour un dernier jour, sur un simple mot d'ordre lancé de bouche à oreille. Sa politique de fermeté vis-à-vis du FLN, accompagnée de l'intégration de tous les indigènes à la France ne convenait plus à la mollesse du Président du conseil Guy Mollet (nom prédestiné en quelque sorte...)

C'est fou ce que se mot intégration a toujours fichu la trouille à ces gens de la métropole, alors qu'aujourd'hui, mais c'est trop tard, ils donneraient cher pour réussir celle de leurs territoires perdus !

L'ÉCHO D'ALGER

SOUS LES OVATIONS DE 100.000 PERSONNES

LES ALGÉROIS ONT TENTÉ DE S'OPPOSER AU DÉPART DE M. Jacques SOUSTELLE

Le départ de Jacques Soustelle

Et voilà que plus de la moitié des 200 000 personnes qui avait assisté à son passage se rue alors vers le port pour empêcher son départ pour la métropole. Pour lui faire atteindre la passerelle d'embarquement, on dut le cacher dans le coffre d'une voiture, pour ne l'en extirper que dans un endroit sûr d'où il fut accroché directement sur un palan de grue, protégé de la foule. Il fut directement déposé sur le pont de son bateau, qui avait déjà largué ses amarres et pris 20 m de large par rapport au quai.

Bref, 200 000 personnes amassées en vain. Ce fut considéré comme un échec...

Le 13 Mai 1958

Les manifestations se sont succédées depuis des mois pour s'opposer aux tergiversations politiques de cette IVème république, dans tous ses échecs à pouvoir faire émerger un cabinet capable de gouverner et d'appliquer enfin une véritable résistance à la révolution nationaliste arabe qui prenait de plus en plus de vigueur.

Tous au forum !

La dernière manif mena la foule au Gouvernement Général et tourna bien vite à l'émeute. Trouvant les portes de fer solidement verrouillées, les manifestants jetèrent des grappins qui s'accrochèrent aux différents balcons. Les plus vigoureux grimpèrent rapidement aux cordes, atteignant les fenêtres des bureaux, lesquels furent saccagés, dossiers, secrets ou pas, et machines à écrire jetés par les balcons.

Proclamation du Comité de salut public

L'émeute tourna à l'insurrection, et Soustelle réapparut à Alger où, en compagnie du général Salan, il proclama la fondation d'un Comité de Salut Public qui ne tarda pas à faire appel à De Gaulle, lequel ne se fit pas beaucoup prier...

Début Juin, celui-ci fit son apparition à Alger, déjà investi par René Coty pour un gouvernement provisoire...

Plus de 100 000 personnes massées sur son parcours, des milliers de confettis lancés de tous les balcons, plus 300 000 personnes agglutinées sur le forum, il y en avait partout, sur chaque promontoire, sur chaque escalier, sur chaque arbre sur chaque lampadaire. Véridique, j'y ai assisté moi-même juché sur les épaules de Papa.

Les chants et les cris s'arrêtèrent soudain et un gigantesque bruissement presque silencieux se mit à planer sur la foule.

Impressionnant !

Enfin il se mit à parler, lançant son historique "Je vous ai compris !". Ce fut le délire... "j'ai vu ce qui s'est passé ici". Nouveau délire...

ORANAIS ! PAVOISEZ !
ORAN DOIT ÊTRE VENDREDI UNE VILLE TRICOLORE !

L'Echo d'Oran

L'ECHO DE L'ORANIE 20 francs L'ECHO DU CHELIF

JEUDI 5 JUIN 1958

DEVANT PLUS DE 500.000 ALGÉROIS MASSÉS SUR LE FORUM ET CRIANT LEUR FOI DANS LE DESTIN DE L'ALGÉRIE FRANÇAISE

DE GAULLE : « JE VOUS AI COMPRIS ! »

« Dans toute l'Algérie, il n'y a que des Français avec les mêmes droits et les mêmes devoirs »

« J'exprime ma confiance à l'Armée française. Je compte sur elle, pour aujourd'hui et pour demain

Je vous ai compris

La suite hélas ne fit qu'engendrer déception sur déception, on vit De Gaulle faire un virage à 180 degrés dans sa politique algérienne, je vous ai expliqué déjà pourquoi etc... etc...

Les barricades

Les manifestations s'étaient succédées à Alger, à chaque fois que le Chef de l'Etat confirmait davantage à chaque discours sa politique d'autodétermination.

La dernière, celle du 24 Janvier 1960, après que De Gaulle eut lancé à la télé son projet de "paix des braves", tourna à l'émeute... Celle-ci, particulièrement violente, vit la foule se saisir de matériaux de toutes sortes et détacher les pavés d'une bonne partie de la rue Michelet, afin d'ériger de grandes barricades qui constituèrent un véritable fortin.

Les barricades

Dès les premiers jours, les insurgés comptaient bien infléchir la politique de la capitale, forts de l'expérience du 13 Mai où les Algérois avaient réussi à faire tomber la IVème république. Cette fois-ci l'opinion de la Métropole ne les suivrait pas, et ce fut toute la différence. Dès qu'on eut parlé de paix en Algérie, les Français entrevirent l'espoir de n'avoir plus à envoyer leur fils dans le Djebel, se battre pour une cause qui n'était pas la leur.

Une fusillade sanglante éclata alors qui mit fin à l'insurrection.

C'est alors que De Gaulle mit en œuvre sa nouvelle politique et que dans le plus grand secret, les chefs de certaines Willayas, pas toutes, se rendirent aux entrevues organisées contre fournitures d'équipements et d'armes, les combattants du FLN trouvant là une bonne occasion de se ravitailler, alors qu'ils manquaient de tout. Les autres Willayas n'ayant jamais voulu suivre, il s'ensuivit une épuration en règle de tous les traitres impliqués.

Néanmoins la volonté d'une paix en Algérie continuait inexorablement à faire son chemin... On vit Massu être appelé en Allemagne à d'autres fonctions, dans le cadre des forces d'occupation. Quant à Bigeard, il fut nommé commandant en chef des troupes aéroportées du 6ème RIAOM en ....République Centrafricaine. La place vidée de ces éventuels gêneurs, toute la suite était déjà orchestrée...

Le Putsch d'Alger

Le 21 Avril 1961, Alger se réveille entièrement quadrillée par les paras du 1er REP, du commandant Hélie de saint Marc.

Dans la nuit précédente, tous les points névralgiques de la ville avaient été investis.

Radio Alger appelait tous les habitants à se rendre au forum, dans un message bref, répété toutes les cinq minutes qui entrecoupait à chaque fois la diffusion de marches militaires.

Papa se trouvait à Marseille, Maman se morfondait, inquiète...

300 000 personne se massèrent devant le Gouvernement Général, pour acclamer les généraux Salan, Jouhaud, Challe et Zeller, après qu'ils eurent proclamé un putsch militaire destiné à faire destituer De

Gaulle et en finir avec sa politique d'abandon des Pieds Noirs et des Harkis. L'honneur et les serments de tous les officiers ayant servi ou servant en Algérie étaient en jeu...

L'espoir renaissait à nouveau dans la population...

Le Putsch à Alger

De Gaulle, dans l'affolement de la capitale qui redoutait un parachutage des paras d'Alger sur leur ville, apparut à la télévision en tenue militaire, dénonçant un "quarteron de généraux en retraite assoiffés de pouvoir" etc...

A cette époque, chaque soldat du contingent possédait son propre poste à transistors grâce auquel il restait en liaison avec la métropole quand il n'était pas en mission. L'oreille collée à leur poste dans leur casernement, l'impact de ce discours en direct fut considérable. Les soldats du général Ailleret refusèrent de quitter leurs cantonnements, malgré toutes les invitations officielles à rejoindre le putsch, tandis que la marine nationale commandée par l'amiral Philippe de Gaulle, restait évidemment fidèle au pouvoir en place. Vous n'auriez jamais pu imaginer la flotte toulonnaise immobilisée au large d'Alger pilonnant la ville, et bien pourtant l'ordre en fut donné, "pour le cas où les insurgés auraient persisté dans leur folie",

tant l'orgueil et la détermination de l'homme au pouvoir étaient immenses.

Quoi qu'il en fût, il n'aurait jamais été question pour les insurgés de déclencher de quelque façon une guerre franco-française, refusant jusqu'au bout d'armer les civils...
Il fallut se rendre à l'évidence, le putsch était raté...

Challe et Zeller se rendirent, Jouhaud entra dans la clandestinité hébergé quelque part dans une ferme de la Mitidja, quant à Salan, il partit se réfugier en Espagne jeter les premières bases de l'OAS. Le 24 Avril 1961 au soir, Radio Alger ayant sonné le glas de l'insurrection, les Algérois virent en pleurant à leur balcon passer les premiers blindés de la gendarmerie sortis de leur casernement...

Hélie de Saint Marc se rendit avec tout son régiment, quant au 1er REP, il fut à jamais dissous.

Il fut jugé et écroué à la prison de la Santé pour haute trahison, et ses paras furent considérés comme déserteurs par les tribunaux militaires.

Le sort de l'Algérie était désormais scellé...

Un duel à trois contre un

L'OAS, avec Salan à sa tête, entra rapidement en scène, avec son quotidien de plasticages et d'attentats. Les Pieds Noirs avaient perdu tout autre moyen de se faire entendre, et toute la mise en œuvre d'une nouvelle Algérie se faisait sans eux...

Le FLN quant à lui, conforté par la politique gaulliste, se mit rapidement à renaître de ses cendres et retrouver une vigueur depuis longtemps perdue...

Les premiers commandos barbouzes, débarqués à Alger depuis Novembre 1960, s'étaient maintenant parfaitement organisés pour être enfin opérationnels

dans leur mission d'écraser l'OAS. Ils avaient recruté parmi la pègre française et les Vietnamiens spécialistes de la torture, prêts à leur obscur combat. Avec un statut de police parallèle qui n'avait de compte à rendre qu'à leur chef, entre autres un certain Bitterlin, ils avaient tous les pouvoirs pour débarrasser De Gaulle des Pieds Noirs qui se mettraient sur son chemin : enlèvements, tortures, assassinats, dynamitages, tout leur fut permis.

La Gendarmerie Mobile enfin qui servait de bras armé officiel du pouvoir avec ses perquisitions, arrestations, ... et surtout qui fut l'élément essentiel du siège de Bab el Oued dont je parlerai plus loin.

Ainsi fut-il permis aux barbouzes en toute impunité de tisser certaines alliances avec le FLN : contre la fourniture de certaines armes, les terroristes arabes, qui avaient complètement restructuré leur réseau urbain, se mirent à leur livrer de précieux renseignements en vue d'écraser plus rapidement l'ennemi commun.

Confortés dans leur situation, les meneurs du FLN organisèrent à plusieurs reprises des manifestations de masse, au cours desquelles la population de la Casbah descendait vers les quartiers dits français se livrer à toute sortes d'exactions, voire à égorger quelques européens qui avaient eu le malheur de se trouver sur leur passage... Tant la résistance des militaires français était devenue molle et impuissante...

Fini le temps des Paras...

J'avoue quant à moi que lorsqu'on entendait les femmes pousser leurs youh youh depuis la rampe vallée, en accompagnant les hommes vers Nelson et Bab el Oued, ça foutait la trouille !

Une fois une mitrailleuse de l'OAS, depuis un toit, les a tous pris en enfilade avant qu'ils n'atteignent les

escaliers de l'avenue de la Marne, une autre près du cimetière d'El Kétar juste au-dessus de Bab el Oued.

On fut soulagé, car personne d'autre à l'horizon pour nous défendre...

Leurs tueurs aussi ne tardèrent pas à reprendre leurs attentats contre les civils.

C'est ainsi que le lendemain de Yom Kippour 1961, le 21 Septembre, le FLN organisa la liquidation de tous les commerçants juifs de la rue de la Lyre, histoire de leur faire regretter d'avoir pris position pour l'Algérie française, et aussi à titre d'exemple pour tous les arabes qui par hasard auraient voulu en faire autant.
Sept victimes à déplorer, les autres avaient coutume de respecter la fête des Cohanim, sinon le bilan aurait été triplé...

Parmi les victimes, Henri Saada, celui-là même qui allait devenir mon regretté méconnu Beau-Père, en tous les cas pas inconnu, tant Edith a pu me raconter tous les bienfaits de cet excellent homme au cours de toute sa vie !

Dans le mot guérilla, il y a guerre, petite certes, mais guerre quand même. Dans une guerre vous avez un uniforme, et vous vous battez contre des gens qui ont aussi un uniforme et qui sont déjà une menace pour vous. Mais là, voilà que vous vous trouvez soudain plongé dans cette guerre unilatérale, sans qu'on ait quoi que ce soit à vous reprocher, ni vol, ni crime, ni exaction aucune, ni même une menace à quiconque...

Le matin, vous vous êtes levé d'un bon pied, vous vous êtes préparé de bonne humeur, vous avez pris vite fait un petit déjeuner et vous avez dit au revoir à votre femme et à vos enfants, prêt à aller travailler...

Devant votre devanture, vous vous apprêtez à lever le rideau... Vous n'avez pas vu qu'un tueur, le mot est juste, est posté juste derrière vous, caché par un pilier... Au moment où vous vous baissez pour enfoncer la clé dans la serrure il est sur vous... Pas même le courage de se présenter de face...

Vous vous écroulez, sans même avoir compris ce qui vous arrivait !

Il y a des êtres qu'on ne comprendra jamais...

Du côté barbouzes, fort des renseignements obtenus, on se mit à enlever de plus belle et emmener aux différents QG de plus en plus d'activistes ou même de simples sympathisants. On torture pendant des jours, on supprime, on exécute...

Une nouvelle activité consista aussi à dynamiter pendant le couvre feu tous les bars de la ville fréquentés par des membres de l'OAS.

Je dis dynamiter, parce que pour eux le plastic ne faisait que souffler la cible, or il leur fallait quelque chose de beaucoup plus destructeur...

villa Andréa à El Biar

Il leur fut néanmoins rendu coup pour coup, et dès qu'un de leur QG était repéré, il était aussitôt quasiment rasé, les survivants mitraillés. Tel fut le sort réservé à une villa de la Redoute, banlieue Est d'Alger,

tout comme le coup de maître réalisé pour la villa Andréa à El Biar, où avait été livrée un énorme caisse, piégée de 100 kgs de plastic.

La guerre à domicile

Les pourparlers d'Evian ayant commencé en Mars 1962, De Gaulle fit rapidement savoir à la délégation arabe qu'il avait donné l'ordre de débarrasser Alger et Oran des activistes de l'OAS. Effectivement, sur le terrain les évènements se succédèrent en gagnant en dureté très rapidement.

Le soir de Pourim, nous étions invités chez Tata Mireille, où nous rejoignirent Edouard et Manou que nous voyions moins souvent depuis qu'ils habitaient leur appartement de La Redoute. Ils nous manquaient terriblement...

Jusqu'en janvier 1956, tout le temps qu'il occupa la pièce du fond qui lui servait de chambre en même temps que d'atelier, nous étions toujours fourrés chez lui, surtout quand il n'y avait pas école. En fait, il fut notre grand frère aîné...

Je revois encore le fer à charbon, la jeannette de repassage, l'énorme paire de ciseaux dont les lames à elles seules atteignaient 50 cm au moins, son centimètre autour du coup et son bracelet à épingles.

Rien qu'à l'observer, j'ai tout appris du métier de tailleur : Traçages à la craie des mesures, Découpage des pièces, Montage avec les épingles, Faufilages avec les doublures, dernier essayage avant coutures définitives... Quelle fierté dans ses yeux lorsqu'il se mettait à contempler pendue sur un cintre, son œuvre finement repassée.

Il sifflait tout le temps qu'il travaillait, esquissant parfois un pas de danse, quand l'ouvrage s'annonçait bien.

Car c'était aussi un fin danseur, grand et mince comme il était, aimant particulièrement le tango, la rumba...

Avec son ami Jeannot Anoun, ils avaient fréquenté les dancings d'Alger, le Fantasio, l'Hôtel Aletti, et enfin le Casino de la Corniche où l'orchestre de Lucky Starway (Lucien Seror de son vrai nom) pouvait vous jouer tous les succès dansants depuis Glenn Miller jusqu'au ... 9 Juin 1957, date à laquelle une bombe placée par le FLN l'attendait juste sous son estrade.

Lucky Starway et son orchestre

On ne trouva que des lambeaux de lui à enterrer au cimetière de Saint Eugène, juste à deux pas...

On commença à apprécier Tata manou qui nous aimait bien aussi. Elle nous était en plus très précieuse : grâce à son travail à la MGEN, elle connaissait tous nos instituteurs et enseignants, pouvait leur parler de nous et puis elle nous disait tout de leurs vies familiales, tu parles d'un régal...

Bref nous revoilà ce soir de Pourim où les choses commencèrent à se gâter...

Le matin même, pour saluer la signature des accords d'Evian, des commandos Delta avait pris en tenailles

un convoi de gendarmerie dans le tunnel des facultés, bilan onze morts et toute la gendarmerie complètement sur les dents.

Tout en étant à table, on remarqua un puissant faisceau lumineux qui passait sur toutes les façades. Papa et Tonton Edouard nous firent éteindre les lumières, en allant se poster derrière les persiennes juste pour voir ce qui se passait...

Je ne sais pas pourquoi, mais lorsqu'ils étaient ensemble, ces deux-là étaient prêts à toutes les bêtises...

Ils purent dire en chuchotant, comme si maintenant ça servait à quelque chose, l'obscurité peut-être, qu'une autochenille était postée devant le Majestic, pourvue d'un énorme projecteur derrière sa mitrailleuse 12-7 et que tous les immeubles autour du square étaient passés au crible.

Tout à coup, il fallait s'y attendre, le faisceau se mit à balayer la nôtre de façade repérant soudain les deux silhouettes côte à côte. Il passa très rapidement, juste le temps à nos acolytes de quitter la fenêtre, pour revenir se fixer immédiatement sur les volets suspects pendant quelques minutes qui parurent des heures. La pièce était illuminée comme en plein jour et on attendait à tout moment les dents serrées que le tire se déclenche...

Finalement rien ne se passa de tel, mais personne n'eut l'idée de rallumer les lumières et tout le monde partit se coucher en silence et dans l'obscurité...

Deux jours plus tard, le 22 Mars vers 18 heures, on sonna à la porte d'entrée. C'est maman qui alla ouvrir, tandis que je lui emboîtais le pas...
"Bonsoir Madame !" dit poliment la personne, "Je suis Monsieur Carréras du café d'en face..." Phrase

ô combien mémorable restée gravée à jamais dans nos mémoires...

Il continua en disant qu'on entendrait cette nuit des bruits sur notre balcon, qu'il ne faudra pas du tout s'inquiéter, qu'il ferait en sorte, avec ses amis, de nous déranger le moins possible en arrivant par les balcons voisins.

L'homme était vêtu d'un imperméable, portait un grand sac de sport qui paraissait très lourd, il était chaussé de baskets chose qui m'apparut très suspecte. Il prit congé mais ne se dirigea pas vers l'escalier de descente...Sans même s'en cacher, il entreprit de monter vers les étages supérieurs, certainement vers la terrasse de l'immeuble.

Tout se passa certainement comme il l'avait annoncé, sauf que vers minuit, nous fûmes réveillés en sursaut par une très violente explosion, puis deux, puis trois, des grenades offensives lancées depuis le 5ème étage... de chez nous quoi !

Nous apprîmes plus tard qu'une voiture de barbouzes s'était arrêtée devant le Coq Blanc pour déposer une énorme caisse contre la devanture...Ils n'eurent plus qu'à emmener leurs blessés et remballer leur matériel. Ce Monsieur Carréras nous aura sauvé la vie : il y avait dans cette caisse de quoi abattre tout un pan de l'immeuble d'en face , et pulvériser en même temps notre appartement... !

Ticharles lui ne s'était pas même réveillé.

Toujours au 22 de la rue Eugène Robe, décidément notre immeuble était devenu hautement stratégique, le 23 Mars au matin, un commando delta, posté dans les caves, surgit au-dehors à l'instant d'un signal, juste au moment où une patrouille de dix hommes passait devant le portail d'entrée... immobilisés et désarmés sans même un coup de feu.

Evidemment, le commando avec toutes les armes prit la fuite par nos escaliers, jusqu'à cette fameuse terrasse, où de toit en toit il put gagner l'extrémité de tout le pâté d'immeubles, jusqu'à la rue Delacroix, où les hommes s'éparpillèrent sans être inquiétés...

Pour nous les ennuis commençaient.

Les gardes mobiles se mirent rapidement à investir toute la maison, cognant violemment à chaque porte, irruptions, fouilles des personnes, perquisitions à fond des appartements, tandis que Papa, avec tous les autres hommes, étaient descendus manu militari dans les caves du marché pour interrogatoire. Il nous raconta, les larmes aux yeux, son humiliation : comme tout ça n'allait pas assez vite, il fut bousculé violemment, reçut des coups de pied vengeurs... Même les Allemands ne l'avaient jamais traité comme ça... !

Pendant ce temps, Maman et nous dûmes affronter une fouille en règle de toute la maison par quatre hommes en armes. Au moment où l'un d'eux glissa la main dans notre corbeille de jouets, dans le placard du couloir, pour en extirper un revolver de cow boy en métal, les trois autres actionnèrent aussitôt les culasses de leur fusil en les pointant vers nous... Les abrutis… !

La veille au soir, inspiré par quelque bon génie, Papa avait eu la bonne idée de glisser le 6-35 qu'il avait ramené de je ne sais où, dans un sac de nylon pour le cacher dans la chasse d'eau. Il s'était aussi débarrassé dans les toilettes de tout un lot de tracts qu'il n'avait pu finir de distribuer... Si les gendarmes étaient tombés dessus, on ne l'aurait plus revu de sitôt !

L'après-midi du même jour, des colonnes de blindés, tanks et automitrailleuses, se mirent à investir Bab el Oued. Du balcon, pendant au moins une heure, on

les vit progresser sur deux axes, l'avenue de la Marne d'un côté donc vers le haut du quartier, et la rue Borély la Sapie de l'autre c'est à dire par le front de mer... Le vacarme que cela faisait !

Derrière eux, à hauteur des escaliers de la rampe Vallée, on avait déjà refermé les barrages de poutres et de barbelés. Les fauves étaient rentrés dans l'arène prêts au massacre...

Toujours dans nos escaliers, on entendit la troupe gagner la terrasse, encore la même. C'était la plus haute de tout le quartier, et de là on pouvait contrôler tout le secteur. Une vingtaine d'hommes du contingent y prit position, équipés de deux mitrailleuses sur trépied, d'un mortier, et de plusieurs fusils à lunettes pour les tireurs d'élite.

A la tombée de la nuit commencèrent les tirs... Sporadiques d'abord, juste des armes de poing et pistolets mitrailleurs, l'OAS peut-être...

Blindé avenue de la Marne

La suite fut beaucoup plus sérieuse, avec les armes lourdes qui prirent rapidement le relais...Tirs de mitrailleuses 12-7, ça vous perçait carrément les murs des immeubles, tirs d'obus de chars très espacés mais beaucoup plus violents...

Pour la première fois on entendait les balles comme dans les films mais là c'était pour de vrai : d'abord l'impact contre les murs, puis le sifflement strident juste après. Les mitrailleuses au-dessus de nous se mirent en action, et même le mortier : chaque fois qu'il tirait un obus, ça nous faisait trembler tous les murs.
Nous étions vraiment aux premières loges...

On déménagea tous les matelas de la maison dans le couloir, où on se réfugia jour et nuit pendant les trois jours que durèrent la bataille. Pendant la journée, même l'aviation se mêlait aux combats. D'abord les hélicoptères Alouettes pour repérer les commandos sur les toits, puis l'intervention des chasseurs T2, tu aurais dit une réplique des Jap zéros, pour les mitraillages en piquets.

Si des hommes étaient trop repliés derrière des cheminées, là les tirs de mortiers intervenaient.

Une véritable guerre servie à domicile...

Pendant trois jours, on n'osa même plus bouger de notre couloir.

Les blindés rue Eugène Robe

Enfin le matin du troisième jour, tout s'arrêta. Des voitures militaires pourvues de haut-parleurs sillonnèrent le quartier, demandant à tous les occupants

des immeubles de descendre leurs victimes sur les trottoirs. Puis ce fut au tour des ambulances de ramasser les blessés, des dizaines et des dizaines d'ambulances que l'on vit passer en silence...On vit aussi des camions sanguinolents revenir du centre de Bab el Oued, une dizaine au moins dans lesquels on avait dû entasser les cadavres. A raison de vingt morts par camion, faites le compte... Les chiffres officiels furent de 17 morts.

Puis Papa se mit en tête de monter du café, en haut aux militaires. Vous imaginez nos protestations ! "Pour moi, l'armée française c'est l'armée française", disait-il, "j'ai toujours été dans la légalité et j'y resterai". On se demanda quelle mouche l'avait piqué tout à coup, peut-être les nerfs qui lâchaient après coup ? En tous les cas il tint à monter son café et il le fit.

Bab el Oued après la bataille

Quelques heures plus tard on annonça toujours par haut-parleur une levée temporaire du couvre-feu, et Papa décida de descendre seul prendre la température du quartier.

Vous vous rappelez le colonel Nicholson dans le pont de la Rivière Kwai, Alec Guiness si vous préférez avec son fameux "qu'est ce que j'ai fait !" Pareil pour Papa pour son café: il découvrait tout d'un coup tous les dégâts, immeubles perforés, façades éven-

trées, portails d'entrées et persiennes mitraillées, voitures écrasées...
Comment avaient-ils pu nous faire tout ça ?

Un groupe s'était formé pour parlementer avec le capitaine de gendarmerie dont les hommes tenaient le barrage juste en bas de chez nous. Il s'agissait de permettre le ravitaillement du quartier où des enfants et des vieillards étaient restés depuis plusieurs jours sans pouvoir faire une seule course. Papa raconta tous ses faits d'armes pour la France, déclara solennellement que jamais il n'aurait pu s'en prendre à des civils innocents... etc... Et puis le capitaine céda...

Le ravitaillement du quartier

On vit des colis arriver de nulle part et de partout, ces fameux colis que l'OAS avait demandé aux familles de préparer par tracts et au cours des émissions pirates.
On comprenait maintenant toute leur utilité, et des chaînes se formèrent spontanément pour leur acheminement.

En guise de coup de grâce asséné aux Pieds Noirs, la manifestation pacifique organisée en soutien de Bab el Oued, à la rue d'Isly, se termina par un véritable massacre...

Les Algérois étaient définitivement écrasés. C'en était fini pour nous !

La valise ou le cercueil, voilà le programme qui nous attendait, en guise d'avertissement du FLN.

Papa, lui, avait juré que, vivant, il ne verrait pas une seule minute le drapeau algérien flotter sur la ville...

Combien il eut raison... Les entrées en masse dans les immeubles, les saccages d'appartements, les viols, les égorgements, les pires des cauchemars, tandis que l'armée française était recluse dans ses casernements.

Dans toutes les rues menant vers le port, on tuait, exécutait sommairement Français ou Harkis, on en emmenait aussi certains vers des destinations inconnues, réduits à l'esclavage dans les mines de phosphates ou de fer à Miliana, certains que l'on retrouva plus tard pendus à des crochets de boucherie, vidés de leur sang, certains encore que l'on ne retrouva plus plongés vivants dans un bain de chaux...

Voilà la fin de cette belle histoire d'amour pour ce pays qui n'existera plus jamais pour nous.

PS : J'ai toujours gardé une pensée pour tous ces indigènes français de cœur restés là-bas et qui n'eurent plus jamais le droit de proclamer leur amour pour leur ancienne patrie...

Je me souviens d'un professeur agrégé de Lettres classiques, M. Mandoule, kabyle fier de ses origines, qui préparait les élèves du lycée Bugeaud à Normale Sup, en leur inculquant tout son amour de la littérature française et des textes anciens. Il avait été l'ami d'Albert Camus, alors que tous les deux étaient élèves dans ce même lycée...

En guise d'épilogue

J'aurais été un écrivain averti, je vous aurais écris tout ça sur 300 pages, avec des analyses de sentiments très profondes, des descriptions de paysages et de monuments très en détails, avec des phrases très Proustiennes d'une demi page, même que j'aurais fait passer le manuscrit chez Flammarion ou chez Grasset et qu'ils auraient fait éditer mes mémoires, allez 30 000 exemplaires peut-être ?

Je serais passé à la télé, le soir à 11 heures chez Poivrot d'Abord, et puis plus personne n'aurait plus entendu parler de moi...

Alors voilà, j'ai préféré que tout cela reste en petit comité, un cercle restreint pour ainsi dire avec seulement un fascicule de 25 pages maximum, juste les parents et certains amis qui ont connu Bab el Oued, qui ça peut intéresser d'autres, à part ceux que j'vous ai dit ? Les Français d'ici, tu les vois tous fermer les volets à 7 heures du soir, qu'y a rien qui les intéresse du dehors, et que tu sais même pas qui c'est qui habite en face, les voisins de ton immeuble tout juste et encore ! Tout repliés qu'ils sont ceux-là, et avec les frontières grand' ouvertes, j'vous dis pas le ventre mou que ça fait pour toutes les communautés ! A part les martiens jv'ois pas qui d'autre pourrait encore s'installer ici, sans même qu'on s'en soit aperçu...

J'vous ai, certes, fait moi aussi des phrases longues d'une demi page ou presque, mais c'était pour faire mieux le langage pataouète : vous croyez pas que j'allais m' prendre la tête pour vous raconter tout ça non ?

Voilà, j'vous ai écrit comme j'vous aurais parlé, au fur et à mesure des souvenirs comme ils venaient.

Pour ce qui est des souvenirs qui arrivent comme ça en désordre, comme tout le monde sait, si c'était moi j'aimerais que nos mémoires à tous elles restent figées sur un souvenir particulier joli, apaisant et tout, à propos d'Alger, et rien d'autre.

Voilà, pour moi par exemple, moi je me concentrerais sur le bal annuel de Nelson qui se passait juste en bas de chez nous de 21 h jusqu'à l'aube.

Imaginez un orchestre brésiliano cubain (les pieds noirs adoraient ça) : 20 musiciens au moins en pantalon noir et chemisier fushia avec plastron et manches bouffantes, tous devant leur pupitre frappé au blason d'Alger...Au-devant de la scène construite en dur spécialement pour cet usage, une chanteuse à maracas et robe longue assortie aux couleurs de l'orchestre...Sur le côté, une paire d'énormes congas, à l'opposé un piano à queue blanc et au milieu tous les cuivres possibles, les violons et tout et tout...

Ajoutez les projecteurs et une solide sono agencée dans presque tous les arbres, un rythme de folie tout en mambos, cha chas, tangos, sambas, et on voyait les couples se trémousser autour des palmiers... Pour rien au monde on aurait raté ça. Des fois, il prenait l'envie à Papa et Maman d'esquisser un pas de danse dans la salle à manger, surtout quand on jouait un tango.

On était tous assis au balcon, et même Pipop restait éveillée pour l'occasion.

Maman nous servait des boissons fraîches et on écrasait les coques de cacahuètes grillées toutes chaudes qu'on dégustait avec une ou deux boites de halva Le Lion...

Dans tous les immeubles qui entouraient le square c'était pareil, tous les balcons étaient pleins du premier au dernier étage, toutes les familles entassées dehors comme ça, on aurait dit les loges d'un gigantesque opéra en plein air, avec applaudissement général entre les morceaux et tout ! Inoubliable...

On finissait, très tard quand même, à aller se coucher, et on s'endormait, fenêtres grand'ouvertes, aux accents de l'orchestre qui n'était pas encore, loin de là, au bout de son répertoire...

Un pur instant de vrai bonheur !!!

Tellement de bonheur que l'on n'a plus à se demander où sont tous ceux que l'on a arrachés trop tôt comme ça à leur pays.

Où sont donc aujourd'hui les Azzopardi, les Falcone, les Papalardo, les Costagliola, où sont les Martinez, les Jimenez, les Garcia, les Soliveres, où sont les Cherki, les Dadoun, les Kanoui, les Khémis ?

Que croyez-vous ? Une fois enterrés et à peine pleurés par leurs proches descendants, ils sont tous repartis là-bas, se repaître d'une terre tant aimée et dont ils avaient gardé un goût insatisfait.

Square Nelson

Si vous saviez regarder, vous les verriez, de nuit de préférence pour éviter les cohues, à roder autour de leur ville, de leur quartier, de leur habitation. Vous les verriez, taper une discute toute silencieuse à un coin de rue, sous les arcades ou dans un square, à abattre des cartes quelque part en vociférations muettes, et même à humer l'air du large sur le boulevard Front de Mer... Et si vous saviez écouter, vous entendriez les femmes aux fenêtres bavarder avec les voisines, l'hiver à travers le souffle du vent d'est, et l'été à travers le bruissement des ailes des grillons, tandis qu'elles font semblant d'étendre un linge

invisible dans des gestes acquis depuis de générations...

Quand ils en seront entièrement repus de cette terre qui était la leur, enfin ils partiront prendre leur petite part d'éternité.

Allez les copains ! Bouchara, Picone et Djian, vous avez entendu ça ? Alors rendez-vous aux Trois-Horloges et soyez à l'heure, il paraît qu'ils vont repasser les Vikings avec Kirk Douglas et Tony Curtis au Majestic...

Cinéma Majestic

Cette fois-ci on emmènera pas Ticharles, il a tout son temps celui-là !

Minute, minute, je n'ai pas terminé, j'aimerais vous faire profiter d'un petit poème anonyme et sans prétention reçu dans ma boîte mail, et que j'avais conservé pour une occasion propice :

Blason d'Alger

Les "PIEDS NOIRS" .....
(avec HONNEUR et GLOIRE)

Celui qui est né en Amérique est un Américain.
Celui qui est né en Italie est bien sûr un Italien.
Moi je suis né en Algérie mais je ne suis pas un Algérien.
On dit que je suis Pied Noir, je suis donc né en Piednoirie.
Mais la Piednoirie n'existe pas dans les livres de géographie.
Pourtant ce pays existe puisque de tous côtés
On entend des gens dirent qu'ils y sont nés.
Pieds noirs, quel nom bizarre venu d'on ne sait où,
Quand Le vent de l'histoire a soufflé contre nous
On a souvent cherché l'explication
De Noirs et de Pieds l'étrange association.
Mais de toutes façons, faut pas qu'on nous en prive
Pieds Noirs on restera quoiqu'il arrive.....
Qui sont donc ces Pieds Noirs qu'on rencontre partout ?
Des milliers de gens Venus de Piednoirie
Qui ont laissé là-bas leurs parents leurs amis !
Et qui face à la tempête sont toujours restés debout.
Si vous leur demandez ce qu'est la Piednoirie...
Soit c'est la colère, soit c'est la nostalgie...
Ils gardent toujours au cœur ce qu'ils ont laissé :
Le ciel bleu profond et les blanches cités,
Mais aussi le soleil et les plaines arides
Qui ont vu de leurs aïeux approfondir les rides.

Jacques LASKAR

Décembre 2020